5 MAI 1951

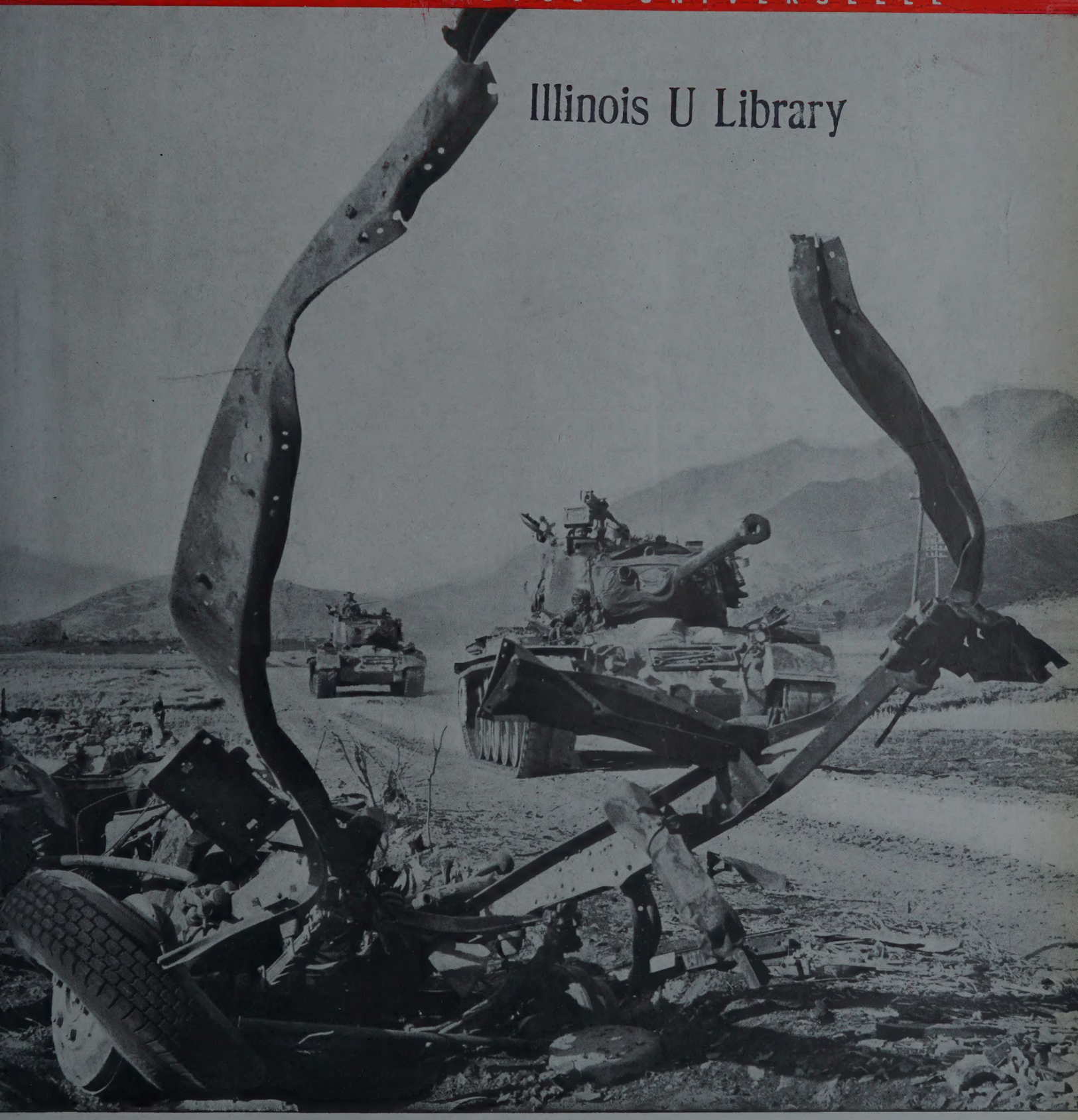
N° 290 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



CONTRE-OFFENSIVE SINO-CORÉENNE VERS SÉOUL

Après une période d'accalmie relative, les forces sino-coréennes ont déclenché une nouvelle et violente contre-offensive en direction de Séoul. En dépit de pertes terribles, elles ont réussi à franchir le 38e parallèle, obligeant les troupes de l'O. N. U. à se retirer sur des positions de repli. Leurs attaques ayant été stoppées au centre par des actions de retardement, les communistes ont alors redoublé d'efforts sur les deux ailes du front. Phot. Acmé

UN MARABOUT A LA CASBAH Photo SALEM

VOUS VOUS DEVEZ
DE CONNAITRE

TANGER

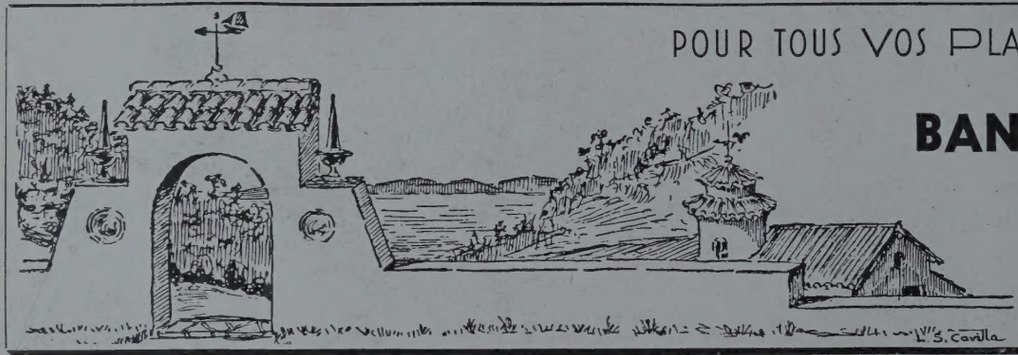
LA PORTE DE L'AFRIQUE

LE TRAIT D'UNION
DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT

SON CLIMAT ? *Idéal été et hiver.*
SA PLAGE ? *Une des plus belles du monde.*

TANGER vous invite...
TANGER vous attend!

Renseignements :
OFFICE DU TOURISME - TANGER
ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES



POUR TOUS VOS PLACEMENTS IMMOBILIERS

Adressez-vous à :

BANQUE IMMOBILIÈRE DU MAROC

Location de coffres-forts

2, rue Quévédo TANGER

Profitez d'un nouvel avantage par D. C. 4

AIR FRANCE

AFFAIRES TOURISME

EXACTITUDE CONFORT

PARIS ⟵ 5 h. ⟶ TANGER ⟵ 1 h. ⟶ CASA

BANQUE COMMERCIALE DU MAROC

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

SALLES FORTES

Câble : « COMMERCIAL »
TANGER

Pub. P.-G. EVRARD, Tanger.

LA MARQUE SUR LISIÈRES *** IMPRESSIONS DE LYON *** 500 NE SE FROISSE PAS VOUS GARANTIT UN COTON DE QUALITÉ

LE PIANO A QUEUE "FANTAISIE"

KLEIN

CATALOGUE ET ADRESSE DE NOS AGENTS FRANCO SUR DEMANDE

141 RUE LAFAYETTE
PARIS-Xe – TRUDAINE 05-31
USINE A MONTREUIL

TOKIO

Terminus de l'une des
6 Grandes Lignes SAS
un Douglas DC 6 s'envole
chaque semaine pour TOKIO
via :

ROME
TEL AVIV (Lidda)
KARACHI
CALCUTTA
BANGKOK

assurant aux passagers
de nombreuses correspondances
notamment pour :

SAIGON
MANILLE
SHANGHAI
SYDNEY, etc...

SERVICE SCANDINAVE A BORD

Renseignements et Billets

SCANDINAVIAN AIRLINES SYSTEM

125, CHAMPS-ÉLYSÉES . PARIS . BAL. 41-42

et toutes agences de voyages

5 CONTINENTS, 37 PAYS
SONT DESSERVIS REGULIÈREMENT
PAR LES DOUGLAS DC 6 **SAS**

Le rasoir de l'homme moderne

En moins de 3 minutes

Vous vous raserez avec

LE NOUVEAU RASOIR ÉLECTRIQUE

Calor

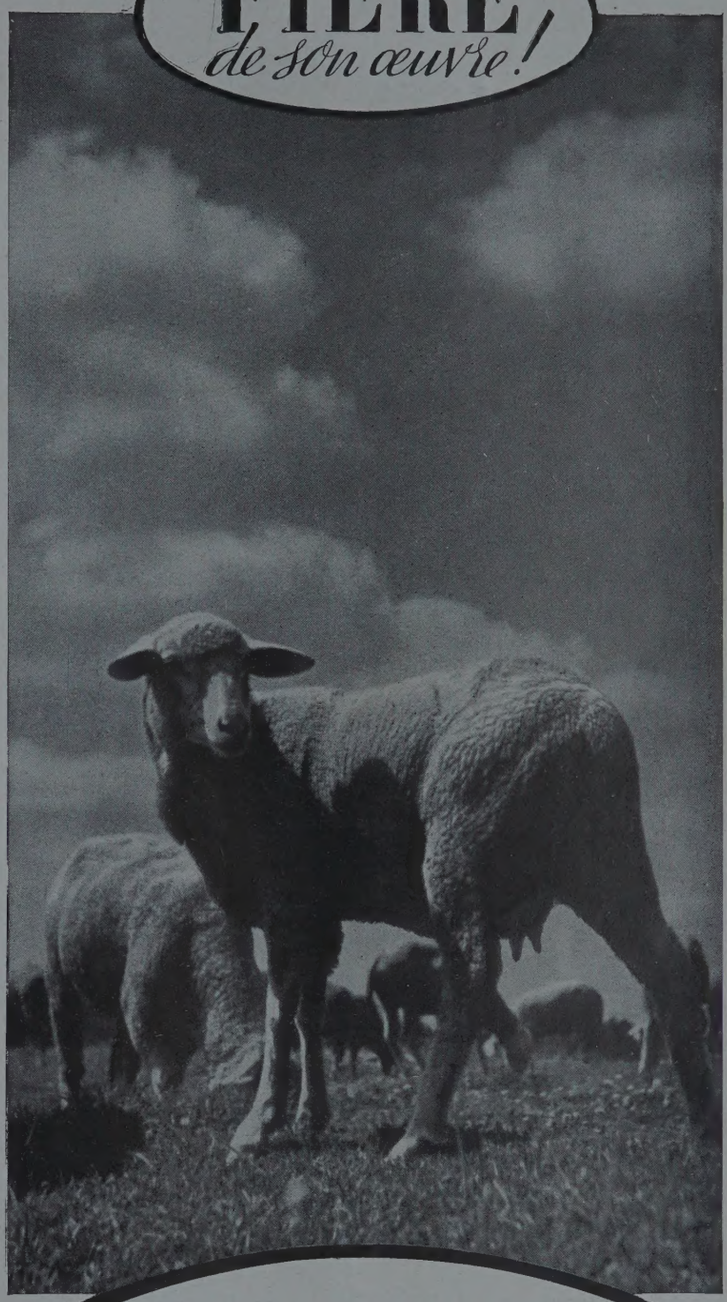
quelles que soient la longueur ou l'épaisseur de votre barbe ou la sensibilité de votre épiderme

Essayez-le chez votre électricien

Calor

LYON-MONPLAISIR

FIÈRE de son œuvre !



Et comment ne le serait-elle pas cette brebis du Rouergue ? C'est avec le lait des milliers de brebis qui, avant elle, ont brouté l'herbe des Causses que, depuis des siècles, les hommes fabriquent avec un soin infini, le plus renommé, le plus savoureux des fromages : le ROQUEFORT... roi des fromages.

ROQUEFORT... mille ans de prestige.

Roquefort SOCIÉTÉ... premier cru de Roquefort.

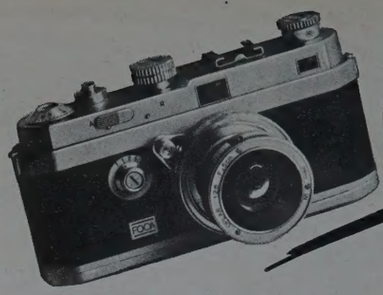
ROQUEFORT

SOCIÉTÉ

DE PLAS

UNE HABITUDE AGRÉABLE ET SALUTAIRE

votre quart-Vichy



Acheter

A PARTIR DE
2.700 fr PAR MOIS

UN
FOCA
A
CRÉDIT

FOCA OFFRE AUX AMATEURS
UNE GAMME COMPLÈTE D'APPAREILS
PETIT FORMAT DE HAUTE QUALITÉ

LES 3 FOCA
★ STANDARD
★ P.F. 2 Bis
★ UNIVERSEL

En vente CHEZ LE PLUS GRAND SPÉCIALISTE DE LA PHOTO

PHOTO-HALL

5, RUE SCRIBE-PARIS-OPÉRA

CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

SERVICE SPÉCIAL D'EXPÉDITION RAPIDE FRANCE ET COLONIES

TYPHON fonctionne simplement, dure longtemps

DISTRIBUÉ PAR S. E. I. C. A. M. : 8, PLACE VENDOME, PARIS-1er - OPÉ. 81-47 et 48.

C'est du poivre véritable !

ÉTS AUSSAGE
50-52, Avenue Édouard-Vaillant
PANTIN • Seine • VIL. 05-72

Foire de Paris, Terrasse G, Quartier 77, Stand 7710

Comment s'affine la couleur d'un grand vin...

Comme ils sont beaux sous le soleil des vendanges les raisins suspendus aux vignes du Château Saint-Georges ! Ils sont d'un violet profond, adouci par le velouté mat qui enrobe chaque grain. C'est là, dans la pellicule, que se trouvent les matières colorantes qui donnent au vin sa teinte première.

Le vin rouge, en effet, prend couleur au cours de la fermentation de la pellicule et de la pulpe du raisin. Cette couleur, à la vérité, est d'abord brutale et manque de transparence. Mais, de même que les soins donnés au vin développent le bouquet, l'élevage du vin affine la couleur. Au cours des soutirages successifs il se produit une oxydation des principes colorants. La teinte initiale s'édulcore et s'éclaire. Le rouge pourpre vire au vermeil. C'est un rouge franc, limpide et chaud, auquel une pointe de bistre donne finesse et aristocratie.

Au Château Saint-Georges, le vieux maître de chais — le père François — suit attentivement les variations de teinte du grand cru, qu'il élève avec science et amour. Dans son « tastevin » — guilloché pour accuser les reflets du vin examiné — il juge avec expérience et compétence la couleur et la limpidité. Et c'est seulement lorsque celles-ci sont parfaites que le père François ordonne la mise en bouteilles.

L'amateur de bon vin est ainsi assuré, avec le grand cru acheté directement au propriétaire du Château Saint-Georges, d'avoir un vin qui sera une joie pour ses yeux avant d'être un régal pour son palais. Couleur, bouquet, saveur sont en effet d'égale classe dans le vin du Château Saint-Georges. Indissolublement associés, ils font de ce grand cru du pays de Saint-Georges-Saint-Emilion l'un des plus beaux fleurons de la production vinicole française.

Faites-vous envoyer une caisse de 25 bouteilles de vin rouge ***GRAND CRU SAINT-GEORGES SAINT-EMILION 1948*** *mise du château, récolté exclusivement sur ma propriété, au prix de :*

6.500 FRS LA CAISSE, FRANCO (Métropole)

tous frais et taxes compris. Paiement après réception.

Pétrus DESBOIS. MONTAGNE (Gironde).

La cireuse moderne

LÉGÈRE
PRATIQUE
MANIABLE

Livrée avec brosse à cirer et brosse à lustrer.

Manche inclinable à volonté
Carter chromé muni d'une bordure en caoutchouc
Moteur universel ne nécessitant aucun graissage..
Prix raisonnable.

★

CIREUSE LUSTREUSE BABY

PARIS RHONE

202, RUE DE COURCELLES — PARIS

83, CHEMIN DE St-PRIEST — LYON

PARIS-RHONE FABRIQUE ÉGALEMENT

LE DÉPOUSSIÉREUR MODERNE "ASPIRON"

PRÉCIEUX COMPLÉMENT DE **LA CIREUSE**

Visitez notre stand de la FOIRE DE PARIS

R. L. Dupuy

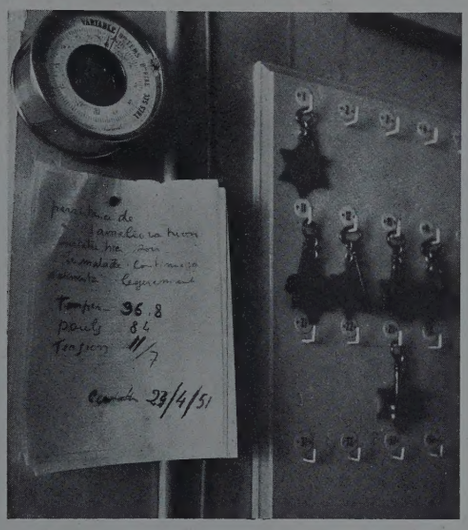
POUR L'ÉPURE
POUR LE CROQUIS
POUR L'ÉCRITURE

CONTÉ

Le chef de file dans toutes les gammes de crayons.

7me ANNÉE — NUMÉRO 290 5 MAI 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

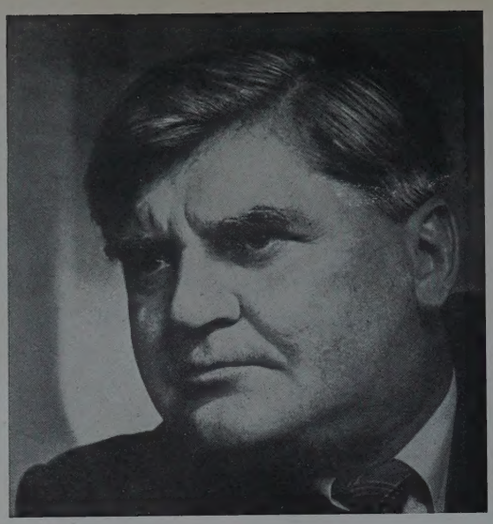


L'ILE D'YEU A ÉTÉ DURANT QUELQUES JOURS LE POINT DE MIRE DU MONDE

L'aggravation de l'état de santé du maréchal Pétain à la suite d'une rechute de congestion pulmonaire a attiré à l'île d'Yeu une foule de journalistes et de reporters-photographes de l'Ancien et du Nouveau Monde. Mais, une consigne impitoyable les écartant du fort de la Pierre-Levée, ils durent, en dépit de toutes les ruses, se résigner à suivre sur le bulletin de santé affiché chaque jour à l'hôtel des Voyageurs l'évolution de la maladie qui faillit emporter le prisonnier. Mme Pétain avait été rejointe à Port-Joinville par des parents et des amis du maréchal, notamment sa nièce, Mme de Maurecourt, Mme de Hérain, sa belle-fille, M. Louis-Dominique Girard, ancien directeur de son cabinet civil (ci-dessus en route vers l'île), qui célébrèrent au chevet du malade son quatre-vingt-quinzième anniversaire. Mgr Rodhain, aumônier général des prisons, Mes Isorni et Lemaire, avocats de Philippe Pétain, étaient aussi à l'île d'Yeu avec le chanoine Olphe-Gaillard, ancien aumônier général des F. F. L., celui-ci assurant que sa visite avait un caractère tout personnel.

ACTUALITÉS MONDIALES DI

MILWAUKEE. C'est dans cette grande cité du Wisconsin que le général Mac Arthur va se retirer. Il y habitera la villa achetée autrefois par son père et que des ouvriers s'emploient actuellement à restaurer.



VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

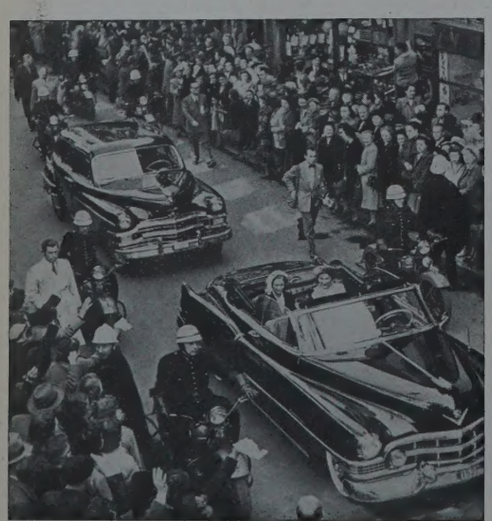
LONDRES. M. Aneurin Bevan, leader de la gauche du parti travailliste, a donné sa démission de ministre du Travail, estimant que le budget présenté par M. Attlee est « mal conçu », que surtout il fait aux dépenses de réarmement une part excessive. Deux autres membres du cabinet l'ont suivi dans sa retraite.

FONTAINEBLEAU. Ces jeunes gens, candidats a Grand Prix de Rome de composition musicale, prenne connaissance devant le château, avant d'entrer loge, des sujets qu'ils ont à traiter pour le concou

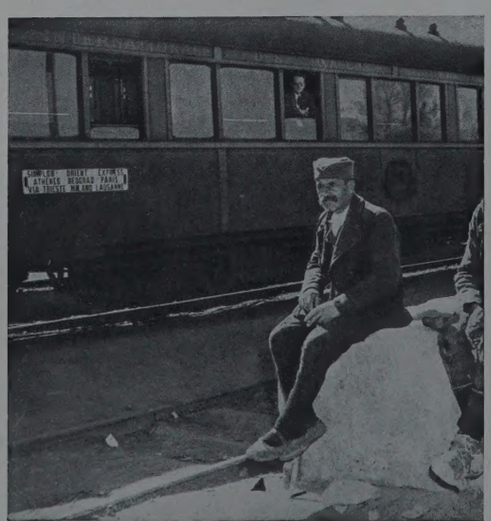
STOCKHOLM. Plusieurs régions de Suède ont eu à souffrir d'inondations causées par les pluies. Dans la ville industrielle de Boraas une crue de la Wiska a empêché 5.000 personnes de se rendre à leur travail.

MADRID. Les U. S. A. viennent de livrer à l'Espagne neuf appareils à réaction du type *Thunderjet*. Un nombreux public assista à leurs exhibitions, effectuées à plus de 850 km.-h. au-dessus du terrain de Barajas.

LONDRES. Venus en aéroplane, quarante-quatre vign rons bordelais ont été pendant deux jours hôtes de la capitale britannique. En costumes de le confrérie, ils ont assisté à de nombreuses réceptio



BRUXELLES. S. A. R. la princesse Joséphine-Charlotte a pu mesurer sa popularité aux vivats qui l'ont saluée alors qu'elle parcourait la Rue-Neuve à l'occasion des fêtes de la Quinzaine de la Croix-Rouge.



BELGRADE. Depuis dix ans ce paysan yougoslave n'avait pas vu passer le Simplon-Orient-Express, qui vient de reprendre son service entre Athènes et Paris, où il amenait une délégation d'ouvriers grecs.

STRATFORD - SUR - AVON. L'anniversaire de naissance de Shakespeare a été célébré en présen de nombreuses notabilités. On voit ici le cortè quittant la maison natale du poète pour l'égli

A SEMAINE

E. Dans la chapelle ardente dressée à l'entrée demeure repose M. Ivanoe Bonomi, ancien premier re italien, décédé à l'âge de 78 ans. Il occupait teuil de président du Sénat depuis mai 1948.

NGHAI. « A bas le plan américain de réarme- du Japon ! », proclame ce panneau porté par des nts communistes dans une de ces manifestations néricaines qui se multiplient à travers la Chine.

S. L'acteur Jules Berry a succombé, à 68 ans, e crise cardiaque. Très aimé du public, il avait un type à la scène et à l'écran, et il n'apportait oins de fantaisie dans la vie que dans ses rôles.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Chaque jour, à peine affranchi des lentes rêveries nocturnes, à peine consolé de l'insomnie matinale, je me lève et cours à la fenêtre. J'interroge le ciel et la terre. Je dédie une oraison à ce monde confus où fermentent des événements sans mesure. Le courrier arrive : je le dépouille et le classe. Les journaux me jettent au visage des nouvelles qu'il faut interpréter, supputer, supporter, mettre à leur juste place dans le chaos des faits. Puis, ayant fait cette première lecture de notre position parmi la tourbe des problèmes, j'en arrive aux informations du second rang, à celles qui, du moins, semblent d'abord ne jouir que d'une importance relative. Deux alpinistes ont tenté l'ascension d'une cime réputée inaccessible. Ils ont fait une chute mortelle et la caravane partie à leur secours a perdu l'un de ses guides... Un nageur a voulu traverser un bras de mer : il était sans escorte et on en est à rechercher son cadavre... Des explorateurs à motocyclette viennent de prendre le départ pour les solitudes asiatiques... Un avion a heurté une montagne et les passagers ont été brûlés... Un sous-marin anglais est au fond de la mer avec tout son équipage ; le monde entier espère, dans l'angoisse, des nouvelles qui n'arrivent pas, des nouvelles que nous avons, d'heure en heure, moins de chances de recevoir...

Alors que l'humanité tout entière vit, le souffle coupé, dans l'attente de périls inouïs, de l'anéantissement peut-être, il nous reste une suffisante capacité de souffrance et de sympathie pour vivre les drames de l'heure et pour faire, à leur propos, des réflexions amères. Certains de ces drames sont la cruelle conséquence du devoir : les marins dont, l'oreille au guet, nous avons cru percevoir un suprême signe d'existence, ils sont parmi les plus respectables victimes de nos rivalités nationales et de notre civilisation technique. Ils ne sont pas morts en combattant, et pourtant nous les saluons bien bas, comme nous saluons le soldat tombé au feu. Parmi les voyageurs de l'avion, certains étaient des missionnaires de la diplomatie, de la science, des lettres, des arts. Ceux-là aussi nous inspirent une compassion mêlée de poignants regrets. Nous savons bien, nous autres qui avons vingt fois survolé les continents et les mers, nous savons bien que l'avion est désormais le véhicule naturel des messagers dont les heures sont précieuses ; nous savons bien que l'avion pourrait décimer les élites qui font passer l'idée de sécurité après l'ardent désir d'accomplir promptement toute la tâche. Certains des voyageurs de l'avion étaient peut-être des gens d'affaires, dévoués en apparence à des intérêts privés, dévoués en fait à la vie et à la prospérité d'une nation qui doit, coûte que coûte, tenir son rang et affirmer sa vitalité.

Mais ces alpinistes aventureux qui risquent si joliment leur vie et, en même temps, la vie des sauveteurs ? Mais ces navigateurs novices dont le petit voilier est retourné par un coup de vent imprévu ? Mais ces nageurs fameux qu'une crampe saisit et envoie entre deux eaux alors qu'ils ne peuvent bénéficier d'aucun secours ? Mais ces amateurs d'aviation dont le joujou chavire dans la première bouffée de vent ? Mais ces hommes intrépides qui ont décidé de traverser un continent tout entier à bicyclette ou à vélo-moteur ? Comment les jugeons-nous ? De tous ces indomptables finalement domptés, que va penser l'observateur de sang-froid, celui qui pèse au plus juste le prix d'une vie humaine, celui qu'irrite tout gaspillage d'énergie, d'intelligence et de sang ?

★

Je voudrais pourtant répondre à ce philosophe quinteux. Quand je le vois sur le point de froisser le journal avec rage, quand je l'entends maugréer contre des audaces qu'il juge absurdes, je voudrais lui répondre en le rappelant au respect de ces entreprises qui le choquent surtout quand elles s'achèvent par de tragiques insuccès.

Pour moi je m'incline bien bas devant ces hommes en pleine jeunesse, en plein épanouissement, qui ont peut-être présumé de leurs forces mais qui ont, à leur manière, célébré l'esprit de sacrifice et le désintéressement.

Ces adolescents qui connaissent mal la montagne et qui l'affrontent quand même, ces explorateurs téméraires qui se lancent à travers des régions désertiques avec trois bidons d'essence et un paquet de biscuits, ils cultivent, à leur façon, des vertus que nous aurions grand tort de laisser en jachère et dont nous aurons peut-être besoin demain, pour sauver au moins l'honneur de notre monde menacé. Non, leur mort n'est pas inutile, même quand elle semble telle. Je veux saluer cette mort comme un prélude, comme un exemple et comme un enseignement.

LE GÉNÉRAL GEORGES

QUI EN 1940 DIRIGEAIT LES OPÉRATIONS SUR LE FRONT NORD-EST

EST MORT

La mort du général Georges coïncide presque avec l'anniversaire du 10 mai 1940, qui marqua le début de la dramatique bataille de France. Nous avons demandé au lieutenant-colonel P. Lyet, comme suite à ses articles déjà publiés sur la guerre 1939-1940, de rappeler quel avait été le rôle du général Georges dans l'adoption du plan d'intervention en Belgique et en Hollande qui fut fatal aux armées alliées.

Le 19 août 1940, quelques semaines seulement après l'armistice, le général Georges, atteint par la limite d'âge, prenait congé des officiers qui l'avaient secondé pour la rédaction du rapport sur les opérations de septembre 1939 à juin 1940.

Ce départ silencieux, qui s'effectuait par une sortie de service du grand casino de Vichy, était empreint d'une poignante tristesse.

Le général Georges avait remis son rapport au général Weygand et, le cœur serré, les adjoints de l'ancien commandant en chef sur le front nord-est pensaient à ce dernier acte officiel d'un chef aimé de tous et parvenu aux sommets de la hiérarchie militaire, qui n'avait pu, malgré ses efforts, empêcher le désastre de l'armée française, placée en presque totalité sous ses ordres.

Depuis 1935 le général Georges occupe la seconde place dans l'armée, immédiatement après le général Gamelin, chef d'état-major général de la Défense nationale, dont il est l'adjoint. A la mobilisation, tandis que le général Gamelin devient commandant en chef avec P. C. à Vincennes, le général Georges commande le principal théâtre d'opérations, celui du nord-est, et dispose du grand quartier général installé à La Ferté-sous-Jouarre.

En janvier 1940 la décision est prise, malgré l'avis du général Georges, de créer un « état-major du commandement en chef sur le front nord-est » s'interposant, dans la hiérarchie de commandement, entre les groupes d'armées et le G. Q. G., ce dernier travaillant dorénavant pour le général Gamelin, plus près de Paris, aux environs de Meaux.

Cette « réorganisation » vient, en fait, compliquer une situation déjà fort peu claire. Comme l'a écrit le général Georges dans un mémoire non publié : « Les responsabilités respectives du commandant en chef et du commandant de théâtre d'opérations demeuraient confuses et enchevêtrées. Aux yeux des exécutants il y avait deux commandants en chef en quelque sorte juxtaposés avec deux états-majors parallèles, travaillant les mêmes questions et dont parfois les actions, malgré les liaisons incessantes, se chevauchaient, s'interpénétraient lorsqu'elles ne se traduisaient pas par des décisions divergentes. »

S'il ne dispose pas de manière permanente de l'instrument et des moyens correspondant à une véritable responsabilité, le général Georges a-t-il au moins, en 1939, sa liberté d'action pour la mise sur pied des manœuvres qu'il développera le jour de l'attaque allemande ?

Depuis plusieurs années l'hypothèse retenue comme étant la plus vraisemblable a été celle d'une action ennemie hors des systèmes fortifiés, par les pays neutres du Nord.

Le 13 avril 1937, au cours d'un exposé devant le ministre de la Guerre, le général Georges a déclaré que « la coopération franco-belge apparaissait comme subordonnée à une condition préalable : réaliser pour *les deux armées, hors des entreprises de l'ennemi,* un dispositif soudé et cohérent, appuyé sur une position préalablement organisée ou sur un obstacle ».

Le 1er septembre 1939, alors que la guerre était virtuellement déclenchée, le général Gamelin émettait la même opinion et écrivait au ministre de la Défense nationale que « si les Belges ne nous appelaient qu'au moment où ils seraient attaqués... nous aurions à courir tous les aléas d'une bataille de rencontre... ».

Mais au cours des premiers mois de guerre le général Georges, fidèle à sa ligne de conduite, doit présenter de nombreuses objections aux projets de pénétration française, *même sans appel préventif,* en Belgique et en Hollande, dont le général Gamelin, pour des raisons, certes valables, qu'il développera après la guerre dans son ouvrage *Servir,* se fait le protagoniste.

Le général Georges avait coutume d'annoter abondamment, au crayon, tous les documents importants qu'il étudiait. Parmi ces nombreuses notes marginales, citons simplement celle qu'il inscrivait sur un « résumé des questions à traiter », établi par le général Gamelin pour la conférence du 14 novembre 1939, au cours de laquelle était adopté le plan d'entrée en Belgique, effectivement appliqué six mois plus tard, le 10 mai :

« On ne peut se porter de l'Escaut sur la position Anvers-Namur que si le commandement a le sentiment de pouvoir atteindre la position *avant* l'ennemi et de s'y organiser avant que l'ennemi soit en mesure de l'attaquer en forces... »

Le général Blanchard, commandant la Ire Armée, chargée d'exécuter le mouvement, soutenait d'ailleurs le général Georges et rendait alors compte :

« Il est absolument indispensable qu'au moment du déclenchement de l'affaire nous ayons la certitude *absolue* de ne pas rencontrer l'ennemi au moins avant huit jours. Sans cela c'est la bataille de rencontre, livrée dans les pires conditions. » Mais la décision est prise d'entrer en Belgique, même si nous ne sommes pas appelés *avant* l'attaque ennemie...

Trois mois avant mai 1940 le général Georges cherche encore à s'opposer à la manœuvre, qu'il juge trop dangereuse, de la poussée de nos troupes au delà de Bréda, en Hollande. Dans l'une de ses nombreuses notes marginales — quelquefois plus nettes et plus catégoriques que ses réponses officielles — il marque une violente opposition à cette extension toujours plus lointaine de notre mouvement vers le nord : « C'est le type de l'aventure... Si l'ennemi masque la Belgique, il peut manœuvrer ailleurs. Donc, ne pas engager nos disponibilités dans cette affaire ! Ecarter le rêve !... »

Finalement le général Gamelin maintient sa décision de « donner la main aux Hollandais ». « ... Je vous fais confiance — écrit-il au général Georges — ainsi qu'au général Giraud pour réaliser au mieux des circonstances cette manœuvre ».

Le sort en est jeté ; le général Georges engagera donc la bataille le 10 mai avec des plans qu'il n'a pas eu la liberté de modifier à son gré.

Circonstance aggravante : s'il a délégation verbale du général Gamelin pour la coordination avec les Britanniques — aucun texte n'a cependant défini cette mission — le général Georges n'a et n'aura jamais de rapports *officiels* avec le haut commandement belge avant le 10 mai 1940. A ce jour les principaux bureaux de l'état-major du général Georges — deuxième et troisième — et *a fortiori* les armées, ignoreront en particulier la manœuvre des Belges et la situation exacte de l'obstacle sur lequel s'appuiera la défense alliée. Ce n'est que le 12 mai 1940, deux jours *après* l'attaque allemande, que la mission de coordination sera confiée au général Billotte, commandant le groupe d'armées du Nord, alors que les armées hollandaises et belges seront déjà bousculées.

De même qu'il n'a pas sa liberté d'action pour les plans, le général Georges n'est pas le maître absolu du dispositif général, base de la manœuvre qu'il va conduire. Or le dispositif portera en germe tout le drame de la bataille qui se terminera par la défaite (1).

Ne pouvant traiter à fond un tel problème, nous n'en citerons qu'un seul aspect. A l'aile gauche du dispositif le général Gamelin veut une *armée* française, celle qui poussera jusqu'en Hollande. Le général Georges écrit au commandant en chef le 5 décembre 1939 : « Nous devons avoir le souci de ne pas nous laisser entraîner à engager sur cette partie de théâtre, devant une action allemande qui ne pourrait être qu'une diversion, la majeure partie de nos disponibilités. *Par exemple, en cas d'une attaque ennemie en forces se déclenchant au centre de notre front, entre Meuse et Moselle, nous pourrions être démunis des moyens nécessaires à la riposte.* » Le 14 avril, moins d'un mois avant l'attaque, il propose encore de modifier le dispositif et de remplacer à l'aile gauche la VIIe Armée du général Giraud, forte de sept divisions, dont quatre motorisées — solution imposée par le commandant en chef — par un corps d'armée à deux divisions... « *ce qui nous procurerait de substantielles économies de forces...* »

Ces observations prophétiques sont pourtant demeurées sans écho.

Le 15 mai 1940, l'attaque allemande fera craquer notre dispositif en *plein centre,* toutes nos disponibilités en unités rapides et puissantes — nos véritables réserves stratégiques — seront engagées en Belgique et en Hollande, les divisions de l'armée d'aile Giraud portées au delà d'Anvers manqueront *au centre* pour des contre-attaques décisives et ramenées vers ce centre seront bousculées les unes après les autres par la ruée des blindés ennemis en direction de la mer. En cinq jours la guerre sera perdue sans possibilités de rétablissement.

Est-il besoin de conclure ?...

Le général Georges n'a pas, depuis 1940, rompu le silence qu'il s'était imposé depuis l'armistice. Citons cependant un extrait de quelques lignes — les seules qu'il ait laissé publier en préface d'un ouvrage de son ancien chef d'état-major. « Il y a eu désaccord, dans ce cas particulier, entre les exigences de la politique et les possibilités de la stratégie : en cette matière comme dans les autres domaines il faut, avant de passer à la réalisation de vastes projets, comparer avec soin les besoins et les moyens à mettre en œuvre, faire, en somme, son bilan. L'arithmétique et le bon sens doivent intervenir, là comme ailleurs, à l'origine des calculs... Agir autrement, c'est se lancer dans l'aventure ! »

Dix ans après les tragiques événements de 1940, le général Georges disparaît. Ce départ silencieux est empreint d'une poignante tristesse pour tous ceux qui ont été sous ses ordres, ceux de cette armée 1940 qu'il pressentait, malgré ses efforts, devoir mener à l'aventure.

Lieutenant-colonel Pierre Lyet.

(1) Voir *France-Illustration* du 13 mai 1950.

Le général Georges, pendant l'hiver 1939-1940. A droite, le général Roton, son chef d'état-major ; a gauche, le général Réquin.

JE REVIENS D'INDOCHINE

par le président ALBERT SARRAUT

Si les voyages étaient moins chers, je conseillerais volontiers à ceux de mes frères de France que les inquiétudes et les tourments du temps présent inclinent aux dépressions de la neurasthénie ou aux vacillations de leur foi dans la force et l'avenir de leur pays d'aller faire en Indochine la belle cure de confiance et d'énergie qui vient de retremper dans son bain de Jouvence le dynamisme en perte de vitesse de mes soixante-dix-neuf printemps.

Je n'étais pas retourné depuis trente ans dans cette merveilleuse France d'Asie dont, pendant dix années heureuses, il me fut accordé de diriger les destins. J'en gardais la nostalgie inguérissable. Je cherchais, âprement, le prétexte du périple qui m'y ramènerait. Il m'est enfin venu, après la Conférence de Pau, sous la forme affectueuse du désir que m'ont exprimé les trois Etats émancipés par la France de m'honorer publiquement, chez eux, de leur témoignage de gratitude pour le concours que j'avais apporté à l'accomplissement de leur indépendance. Et j'ai pris ainsi, au début de janvier, le bateau qui me proposait — j'adore la mer ! — le premier délice d'une navigation de trois semaines.

Ce plaisir n'allait pas sans perplexité. Dans quel état allais-je retrouver cette chère Indochine livrée, depuis plus de quatre ans, aux misères et aux dévastations de la guerre ? Quelle y était la condition des milliers de Français et de Françaises demeurés bravement sur son sol ensanglanté ? Et, surtout, surtout, comment s'orientait l'oscillation du combat prolongé qui mettait aux prises les soldats de l'Union française avec les bataillons du Vietminh ?

En ce point, mes méditations étaient moroses. Je partais sous l'impression pénible des communiqués militaires qui, depuis trois mois, ne cessaient pas de confesser, de notre côté, des échecs douloureux, des revers, des reculs, des évacuations de postes ou de villes, et l'ébranlement constant de notre ligne de résistance autour du verrou de sûreté du Tonkin, que les attaques de l'adversaire s'acharnaient à faire sauter.

Mais voilà soudain — ô stupeur joyeuse ! — que, tandis que je voguais encore parmi les flots de la mer indienne, le miracle s'accomplissait ! Sur la ligne de feu, un homme, un soldat illustre était apparu qui d'un coup renversait la situation. Sa voix puissante avait crié : « On ne recule plus ! Assez de retraites et de coups encaissés ! On va les rendre et aller de l'avant. Vous avez un chef, et vous êtes là pour le suivre. On défend ici la liberté du monde, et c'est le plus beau des combats. Chacun à son poste, et sus à l'ennemi ! »

Et pour commencer ce fut, du 14 au 20 janvier, l'éclatante victoire de Vinh-Yen où, dans des conditions dont j'espère que l'héroïque récit sera bientôt publié en détail, le général de Lattre de Tassigny cassait les reins à la grande offensive déclenchée pour la première fois en rase campagne par la masse fanatique des bataillons lancés par Giap, le généralissime du Vietminh. Celui-ci s'était flatté d'atteindre Hanoï avant la fête nationale du Têt. Son terrible échec éparpilla la déroute de ses troupes dans les maquis de l'arrière, où elles devaient mettre deux mois à panser leurs blessures.

C'est au lendemain de cette victoire que je rejoignais à Hanoï le général de Lattre, qui m'y attendait. Je ne crierai jamais assez haut mon admiration, ma confiance, mon affection pour ce chef glorieux et *humain*, ce stratège incomparable, ce prestigieux entraîneur d'hommes qui a su galvaniser ses troupes comme personne n'eût pu le faire et réaliser avec elles le magnifique redressement grâce auquel un grand souffle d'espérance a passé sur l'Indochine entière.

J'ai vu, partout, ce qu'il a fait. J'ai constaté la cohésion du nouveau dispositif militaire qu'il a mis en place et l'efficacité de la défensive manœuvrière dont il a substitué la mobilité hardie aux stagnations de la défensive statique qui nous vouait antérieurement aux échecs. J'ai parcouru les champs de bataille, je devrais dire les champs de victoire, de Vinh-Yen et de Luc-Nam, où j'ai passé en revue avec lui les mâles effectifs gonflés à bloc — oh ! les admirables visages, les sublimes *gueules* de ces héros ! — qui rassemblent, fraternellement, tous les enfants de l'Union française, blancs, noirs, jaunes, Africains, Marocains, Algériens, légionnaires, Vietnamiens, Muongs, Cambodgiens — tous résolus à ne plus jamais reculer, parce que, tous, clairement conscients de la grandeur du combat qu'ils soutiennent pour l'indépendance des peuples contre la dictature de l'impérialisme des Soviets. J'ai vu encore — que n'ai-je pas vu ? — l'incomparable travail poursuivi, avec une activité qui tient du prodige, pour protéger d'un réseau robuste de fortifications cette région d'Haïphong où s'est acharnée, encore en pure perte, au début de ce mois, la frénétique offensive des vietminhiens massés autour de Mao-Khé et de Dong-Trieu.

Et ce que j'ai vu aussi, derrière la ligne de sécurité solidement établie par la stratégie du général de Lattre, c'est la renaissance du calme, les retours de la confiance, les refleurissements de l'espoir, la reprise immédiate des activités normales dans les régions ou les villes dont on avait prescrit l'évacuation avant de Lattre et qu'il a, d'un ordre net, carrément interrompue. Les habitants d'Hanoï, Vietnamiens et Français, sont rentrés chez eux et ont repris leur travail. Je les ai vus célébrer dans l'allégresse les fêtes du Têt, auxquelles Ho Chi Minh s'était flatté de présider. Et ce calme du Tonkin, je l'ai retrouvé peu après en Cochinchine, où j'ai pu parcourir, en toute quiétude, sans y recevoir le salut accoutumé d'une grenade ou d'une rafale de mitraillette, ces régions de Saïgon-Cholon et de la plaine des Jones, dans lesquelles, il y a trois mois, les attentats étaient quotidiens.

Tel a été le premier sujet de ma fierté française, la première dilatation de mon cœur dans ma poitrine, devant les résultats obtenus par l'arrivée en Indochine du glorieux haut commissaire que la France y a placé.

Mais, à la faveur même des facilités de circulation paisible et d'attentive observation que m'assurait la sécurité créée par lui et ses collaborateurs remarquables, j'ai pu, au cours d'une randonnée sans relâche qui pendant trente-cinq jours a fait bourlinguer mon avion ou mes jeeps à travers le décor des trois Etats indochinois, sentir s'exalter en moi cet autre sujet de fierté que procure le spectacle des merveilles dues à l'initiative du labeur français. Quel peuple incomparable nous sommes quand nous savons mettre en action nos admirables facultés !

Cette Indochine, que je n'avais pas revue depuis trente ans, je n'irai pas jusqu'à dire que je ne l'ai pas reconnue. Mais, en dépit des ravages inscrits sur sa face par le fanatisme imbécilement destructeur du Vietminh, quelle magnificence elle garde toujours, par le sortilège des créations que le génie français y a déployées et qui est sensible surtout dans l'embellissement inouï des grands centres et des grandes villes : Hanoï, Saïgon, Pnom-Penh, Vientiane, dont j'ai eu peine parfois à retrouver le visage familier, tant il était splendidement transfiguré ! Et dans la prodigalité des constructions incessantes qui depuis trente ans ont élargi l'éclat de ces métropoles, quelle émotion a été la mienne de dénombrer ces écoles nouvelles, ces fondations universitaires et ces nouveaux hôpitaux qui sont le signe suprême de l'humanisme français, et par où, quoi qu'il arrive, la présence de la France éternelle se maintiendra là-bas.

Mais que dire aussi, à côté de cet effort dans les villes, du labeur français dans la brousse, dans l'aire de ces immenses plantations où de stoïques compatriotes, qui ne désertent aucun péril, s'obtinent à rester sur place pour défendre contre les agressions du Vietminh, et pour l'amplifier encore, la fécondité d'une création qui est l'honneur de notre colonisation. Là aussi, là encore, la belle émotion vous prend à la gorge qui traduit l'indicible fierté d'être Français.

Et je veux consigner enfin le troisième sujet de cet optimisme que j'ai remporté si haut de mon séjour en Indochine et qui est issu de constat de l'éminente situation morale que nous conservons là-bas. L'amitié, la confiance, l'affection pour nous du Vietnam, du Cambodge et du Laos se sont considérablement accrues depuis l'heure où nous avons conféré à ces trois pays le statut de leur indépendance. Ce sentiment, pour une large part, est fait de la gratitude et de l'admiration qu'ils ont vouées au général de Lattre pour la ténacité avec laquelle il protège leur liberté. Mais il est fait aussi de la reconnaissance qu'ils gardent à la France pour la loyauté avec laquelle elle a tenu sa parole.

Elle s'est dépossédée en leur faveur de tous les attributs de son ancienne souveraineté. La translation de ses pouvoirs aux mains de souverainetés locales s'est accomplie — j'en ai été le témoin — dans des conditions de totale probité. Elle a donné lieu à des manifestations dont mon cœur de Français a été indiciblement ému. En recevant de nous les grands services publics et les instruments de richesse et de puissance que nous leur transmettions, les autorités vietnamiennes, cambodgiennes, laotiennes ne se sont pas bornées à faire l'éloge éclatant des organismes « parfaits » qu'elles recevaient de nous ; elles ont exprimé avec force le désir de conserver des collaborateurs, des techniciens français pour les aider au bon fonctionnement des rouages dont elles prenaient la responsabilité ! J'ai, personnellement, recueilli l'expression de ce vœu, avec l'assurance formelle du respect des intérêts économiques français, de la bouche même de l'empereur Bao Daï et du président Tran Van Huu, qui, l'un et l'autre, avec beaucoup de conscience, de prévoyance et d'activité lucide, s'évertuent à promouvoir dans leur pays un ensemble cohérent de réformes militaires, administratives, sociales et démocratiques étroitement inspirées des idéaux de cette Union française à laquelle ils ont solennellement et publiquement confirmé leur fidèle et durable attachement.

J'imagine que ce que je viens de dire — un peu longuement peut-être — de mes impressions « au retour d'Indochine » aura justifié l'optimisme qui s'est exprimé dans le prologue de mon propos. Je devrais peut-être y ajouter quelques pronostics sur l'avenir indochinois et sur l'issue de la lutte armée qui se poursuit dans ce beau pays, où le Vietminh, qui n'a plus l'excuse de combattre pour une indépendance désormais acquise, n'est plus que l'instrument servile des volontés de Moscou. Ce serait alors la matière d'un nouvel exposé devant lequel les lecteurs de *France-Illustration* reculeraient, comme je le fais moi-même. Je me contenterai d'attendre, avec une confiance sereine, les effets accélérés de la stratégie que le général de Lattre va bientôt pouvoir mettre en action, lorsqu'il aura reçu les renforts que la France lui a promis.

UNE ÉNIGME SOUS NOS YEUX

par DANIEL-ROPS

Si j'avoue à mes lecteurs le sujet dont je souhaite les entretenir, il y a gros à parier pour que bon nombre éprouvent une surprise vaguement scandalisée. Ce sujet est, en effet, de ceux qu'on a coutume de ne pas prendre au sérieux. Il en va de lui un peu comme du monstre du Loch Ness ou de ce serpent de mer qui fait son apparition dans les journaux au moment précis où les événements sont insuffisamment sensationnels. Il s'agit donc, je le dis tout à trac, de ces engins mystérieux, de ces objets mal définis que divers observateurs assurent avoir vus et qu'on englobe sous la dénomination de « soucoupes volantes ». Il va de soi que n'ayant, en matière de navigation aérienne, aucune compétence, et en physique et astronomie que les rudiments appris en mathématiques élémentaires, je n'ai aucunement le dessein de me prononcer sur le fond, mais, en tant qu'historien, le problème des soucoupes volantes me paraît important : il montre assez à quelles difficultés l'histoire peut se heurter quand il s'agit de dégager la vérité d'un fait de ses diverses interprétations.

D'abord, un peu de bibliographie. Comment un Français d'aujourd'hui est-il renseigné sur les soucoupes volantes ? Par des informations publiées dans la presse, informations évidemment incontrôlées et qui laissent place à une part de fantaisie. Par des déclarations émanant des autorités militaires américaines d'aviation, s'appuyant sur des rapports qui, malheureusement, n'ont jamais été publiés intégralement ; par trois livres traduits en français : l'un, de Donald E. Keyhoe, spécialiste des sciences aéronautiques, diplômé de l'Académie navale des U. S. A. et conseiller d'aviation au ministère du Commerce ; le deuxième, de Gerald Heard, ancien chroniqueur scientifique de la B. B. C. et auteur de vingt ouvrages sérieux, dont plusieurs de philosophie chrétienne; le troisième, de F. Scully, journaliste. Récemment la revue *Science et Vie* a consacré à cette question une partie de son numéro, en publiant notamment les résultats d'une enquête menée parmi des hommes de science et des spécialistes d'aviation.

A lire objectivement le plus grand nombre de ces documents, on ne peut manquer de se sentir dans l'embarras. Les auteurs des trois livres, dont on n'a aucune raison de suspecter la bonne foi et le sérieux, concluent que les soucoupes volantes existent et qu'il s'agit d'engins extra-terrestres. Les scientifiques et les techniciens interrogés par *Science et Vie* font presque tous preuve d'une réserve extrême, laissant entendre ou bien qu'ils ne savent rien ou bien qu'il s'agit d'un sujet réservé ; seul M. Gabriel Voisin, le constructeur bien connu, croit à l'existence des « soucoupes » et à leur origine transplanétaire. Quant à l'attitude des autorités américaines de l'air, elle est plus singulière ; en deux ans elle a changé quatre fois : le 27 avril 1949 elles déclaraient que des « objets volants de nature encore inconnue » existaient et, parmi d'autres explications possibles, admettaient « qu'il n'était pas déraisonnable de supposer » à ces engins une origine non terrestre ; le 27 décembre de la même année elles publiaient un communiqué niant l'existence des soucoupes et accusant les observateurs qui en parlaient d'hallucinations ; mais trois jours après elles livraient une partie du rapport d'une « commission soucoupes » admettant l'hypothèse interplanétaire ; enfin, le 22 février 1950, elles niaient de nouveau l'existence des engins, affirmant qu'il s'agissait de météores, de ballons-sondes, de projectiles téléguidés ou de phénomènes astronomiques. L'historien se trouve donc en face de documents totalement contradictoires.

Si l'on essaie maintenant de résumer les données qu'on peut extraire des diverses sources d'information, on arrive à peu près à ceci. L'affaire des soucoupes volantes a commencé le 24 juin 1947 (d'autres disent le 25) lorsqu'un pilote américain, Kenneth Arnold, volant seul au-dessus de la chaîne des Cascades, dans l'ouest de Washington, aperçut neuf objets brillants qu'il compara à des disques ou à des soucoupes, volant en file à haute altitude, et à une vitesse qu'il évalua à 1.900 km.-h. Depuis lors un très grand nombre de cas (environ 400 à 500) ont été rapportés ; plusieurs milliers de personnes ont vu (ou cru voir, selon la perspective critique qu'on adopte) des objets analogues. La majeure partie des observations ont été faites au-dessus du territoire des U. S. A., un bon nombre aussi au-dessus du Pacifique. Mais il y en a eu dans maintes parties de la terre, aussi bien dans l'Antarctique qu'en Hollande, au-dessus du volcan africain du Kenya que, peu avant Pâques 1951, au-dessus du lac de Neuchâtel, en Suisse.

Toutes les déclarations concordent sur quelques points : ces engins apparaissent soudainement ; ils se comportent comme si une intelligence les contrôlait ; leur vitesse est stupéfiante, et plus encore leur double faculté de se tenir immobiles dans l'air puis de démarrer de façon foudroyante ; leurs moteurs (si moteurs il y a) sont silencieux, mais paraissent entraîner dans leurs parages des troubles magnétiques ; ils émettent des lueurs étranges. En confrontant les divers renseignements on serait aussi amené à conclure que ces engins appartiennent à quatre types, les deux plus fréquents étant le disque volant et une sorte de fusée géante. Enfin, aucun acte d'agressivité n'a été observé de leur part, sauf une exception (qui, d'ailleurs, peut n'être due qu'à un accident) : le 7 janvier 1948, dans la région de Fort-Knox, un pilote de chasse, le capitaine Mantell, a perdu la vie alors que, sur ordre de ses chefs, il s'était lancé à la poursuite d'un objet non identifié ; les trois auteurs des livres affirment qu'avant que son avion se disloquât en l'air il avait téléphoné des messages affirmant qu'il avait devant lui « un objet qui paraissait métallique et de dimensions colossales ».

Passons maintenant en revue les hypothèses qui ont été faites à propos de ces mystérieux engins. La première — la plus rassurante — est celle que cherche à accréditer l'aviation américaine : il s'agit d'hallucinations. Les observateurs prennent pour des soucoupes volantes les objets divers énumérés plus haut. Cet argument paraît renforcé par ce fait que les photographies jusqu'ici publiées sont extrêmement vagues. Mais il faut admettre que *tous* les observateurs se trompent ; or parmi eux figurent des aviateurs expérimentés, accoutumés à identifier un objet volant en quelques dixièmes de seconde. Dans le cas de Mantell on a soutenu qu'il avait, en réalité, poursuivi la planète Vénus, erreur difficile à admettre de la part d'un pilote de chasse ayant trois mille heures de vol, d'autant que le 7 janvier 1948 l'éclat de ce corps céleste était si faible qu'il était pratiquement invisible en plein jour.

La deuxième hypothèse qui vient à l'esprit est celle des armes secrètes. Elle a le mérite d'expliquer l'embarras des autorités d'aviation ; si ces armes sont américaines, on ne veut pas en livrer le secret ; si elles viennent d'un autre pays, on a peur que l'opinion s'affole. Il ne nous appartient pas de savoir si, dans l'état actuel de la science aéronautique, on peut construire des engins doués des propriétés qu'on a évoquées ni si des hommes peuvent les monter, c'est-à-dire supporter de si terribles accélérations. Mais, du point de vue de la critique historique, on peut se dire : si ces engins sont russes, pourquoi l'U. R. S. S., qui dispose de territoires immenses en Sibérie, les envoie-t-elle au-dessus des U. S. A. au risque de les faire abattre ? Ou bien peut-on admettre que trois ou quatre cents fois de suite il se soit agi d'engins téléguidés qui aient échappé aux commandes ? Et, s'ils sont américains, les autorités d'aviation les ignorent-elles au point de commander à leurs pilotes de les prendre en chasse, au risque de leur vie ? Il faut cependant impartialement ajouter que la publication des trois livres peut, en un sens, appuyer l'hypothèse des armes secrètes : supposons que les trois auteurs (ceci dit hypothétiquement et en admettant que leur devoir patriotique les ait amenés à prendre cette attitude) veuillent dissimuler l'existence d'engins secrets ; ils n'auraient pas de meilleur moyen que de lancer l'opinion sur la piste romanesque des engins transplanétaires, c'est-à-dire sur la troisième hypothèse.

C'est celle qu'a envisagée à deux reprises l'aviation américaine, et c'est celle que développent, sous forme d'affirmation, les trois auteurs. Elle se résume ainsi : les soucoupes volantes viennent d'une planète autre que la Terre, dont les habitants poursuivent l'observation de notre sphère depuis déjà quelque temps — un siècle ou deux peut-être — observation qui s'est faite beaucoup plus fréquente depuis que les explosions atomiques ont pu être notées par eux et les inquiéter. L'avantage, si l'on peut dire, d'une telle hypothèse, c'est que, reposant sur une foule d'éléments incontrôlables, elle permet de proposer des explications à tout ce qui paraît étrange et contradictoire dans l'affaire. Mais il faut admettre alors que la vie intelligente existe sur une autre planète (du système solaire ou d'un autre), ce qui est évidemment très possible, mais non encore démontré ; que les habitants de ce monde inconnu ont une si grande avance technique sur nous qu'ils ont résolu le problème astronautique ; que ces êtres ont, physiquement, une constitution qui leur permet de supporter les formidables accélérations évoquées plus haut. Au total, les présupposés de cette troisième hypothèse sont si stupéfiants qu'avant de les admettre autrement que dans un roman de Wells on réclame un commencement de preuves.

Tel est l'état de la question. Hallucinations collectives ou erreurs d'optique ? Volonté systématique des autorités d'embrouiller la question pour dissimuler un secret militaire ? Raids d'observation faits par les habitants d'une planète non identifiée ? Voilà donc un fait, dont nous sommes les contemporains, qui de toute façon pose des problèmes d'une importance évidente et sur l'existence même duquel un historien d'aujourd'hui n'oserait se prononcer. S'il fallait une preuve de plus pour nous apprendre, humblement, que la vérité historique est conjecturale, les soucoupes volantes se chargeraient de nous l'administrer !

REMBRANDT

« Le Trio » ou « Rembrandt et sa famille »

Ce tableau, qui porte en bas, à gauche, les initiales du peintre, est daté 1626. Très rares sont les œuvres exécutées par Rembrandt à cette époque. En France on n'en compte qu'une seule, visible à Paris, au musée Cognacq-Jay. Elle est également de 1626 et a, elle aussi, cette particularité d'être seulement signée d'un monogramme.

On sait que Rembrandt a témoigné à plusieurs reprises de son goût pour le travestissement. C'est ce penchant qu'il a suivi en peignant cette scène dont les personnages portent des costumes de fantaisie et où le jeune homme coiffé d'une toque, qui, au second plan, joue de la harpe, semble bien être l'artiste lui-même. Peut-être faut-il voir dans l' « orientalisme » de cette composition l'influence de Lastman, qu'on retrouverait aussi dans cette *Anesse de Balaam* du musée Cognacq-Jay que nous citions plus haut. Les deux tableaux sont traités dans une manière qui contraste avec l'aspect le plus fréquent des Rembrandt. Ici costumes et accessoires sont peints en tons vifs, et cette tonalité générale trouve un « rappel » dans le tableau posé sur le mur et enlevé également en couleurs claires.

Mais la fantaisie à laquelle s'est plu Rembrandt n'empêche pas les personnages d'être puissamment expressifs, et l'ensemble va bien au delà du pittoresque auquel se seraient bornés certains peintres.

Peint sur bois, ce tableau, qui mesure 0 m. 64 de hauteur sur 0 m. 48 de largeur, a figuré en 1936 dans la vente de la collection Cripps. Il a été exposé en 1937 à New-York, en 1938 à Amsterdam, en 1948 à Bâle.

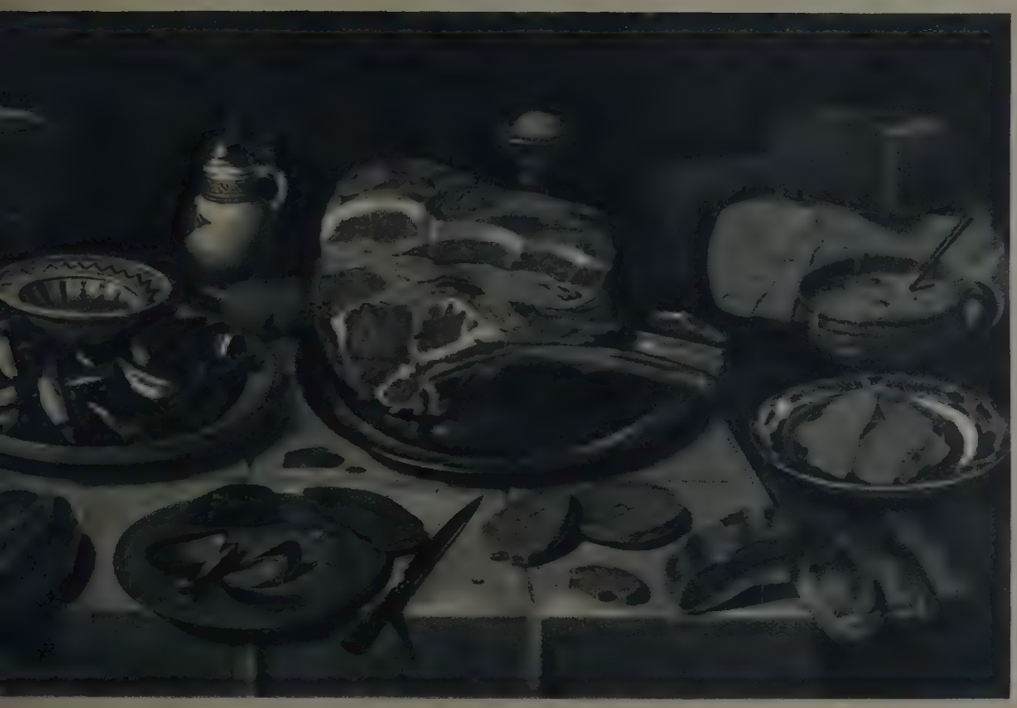
JAN STEEN.
« LES AMOUREUX. »
(Haut. : 0 m. 57 ; larg. : 0 m. 50)

ANTHONIS MOR. « JACOB DE MOOR.
(0 m. 45×0 m. 38)

MOMPER.
« VUE PRÉSUMÉE DES ENVIRONS D'ANVERS. »
(1 m. 38×1 m. 77)

ECOLE DE DELFT. « ASSEMBLÉE MUSICALE. »

(0 m. 680×0 m. 905)



FLORIS VAN SCHOOTEN. « LA TABLE SERVIE. »

(0 m. 500×0 m. 815)

LA DEUXIÈME VENTE DE LA SUCCESSION N. K...

A PRODUIT 54 MILLIONS

Le succès remporté par la dispersion de la première partie de la collection N. K... (7 décembre 1950) laissait présager pour la seconde un mouvement d'intérêt plus grand encore. Effectivement les deux journées d'exposition précédant la vente et la vente elle-même virent affluer un public où l'on reconnaissait des représentants des grands musées et plusieurs des plus réputés collectionneurs français et étrangers. Mme Vincent Auriol vint en voisine. Quand Me Maurice Rheims, qu'assistait comme expert M. Robert Lebel, ouvrit les enchères il régnait dans la vaste salle de la Galerie Charpentier cette atmosphère si spéciale qui enveloppe les séances passionnées où la lutte entre amateurs pour la conquête d'une pièce rare met en ligne des fortunes.

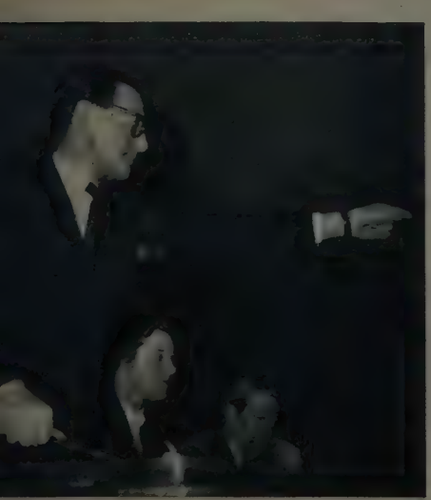
Les œuvres qui composaient cette seconde vacation ne le cédaient certes en rien à celles de la première et confirmaient la valeur artistique de la collection N. K...

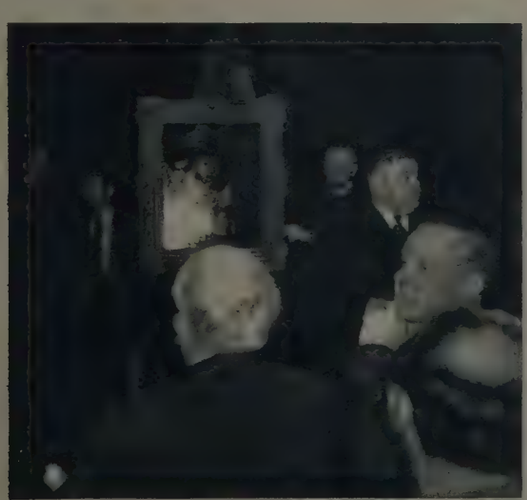
Une fois encore Rembrandt dominait. *Le Trio*, que nous reproduisons, est une œuvre d'un intérêt exceptionnel non seulement par ses qualités picturales, mais aussi par sa valeur documentaire, parce qu'on a tout lieu de croire que le grand artiste s'y est représenté avec sa famille. Mais si ce *Trio*, dont le coloris est d'une rare beauté, séduit infiniment, le *Portrait d'homme* qui lui faisait vis-à-vis est véritablement admirable.

Autour de ces deux « sommets » étaient disposés d'autres chefs-d'œuvre de l'art hollandais et flamand : *le Moulin à eau*, de Paul Potter, trois Van Goyen, deux Jacob Ruysdael, un Salomon Ruysdael, des Jan Steen, un Teniers et nombre d'autres pièces de choix dont on peut voir ici quelques-unes.

Cette deuxième vacation a produit au total 54.782.000 francs. Le plus haut prix a été obtenu par le *Portrait d'homme* (portrait présumé d'un membre de la famille Raman), de Rembrandt, qui a été adjugé 10.900.000 francs. L'autre Rembrandt, *le Trio*, a fait 7.800.000 francs. Notons encore : Paul Potter : *le Moulin à eau*, 2.100.000 francs ; Van Goyen : *la Plage d'Egmond*, 1.100.000 francs ; *Vue du château de Montfort*, 1.950.000 francs ; *Château fort près d'une rivière*, 1.200.000 francs ; Van der Neer : *Scène de patinage*, 1 million 300.000 francs ; P. de Hooch : *la Femme au perroquet*, 1.060.000 francs ; Van Mieris : *la Jeune Musicienne*, 925.000 francs ; Netscher : *Jeune Femme à l'épinette*, 500.000 francs ; et le charmant *Jeune Chien* de Metsa, 500.000 francs.

La *Scène de patinage* de Salomon Ruysdael a été vendue 2.500.000 francs et l'*Intérieur de synagogue* d'Emmanuel de Witte, 1.520.000 francs. Au total, les deux ventes ont produit 127 millions.

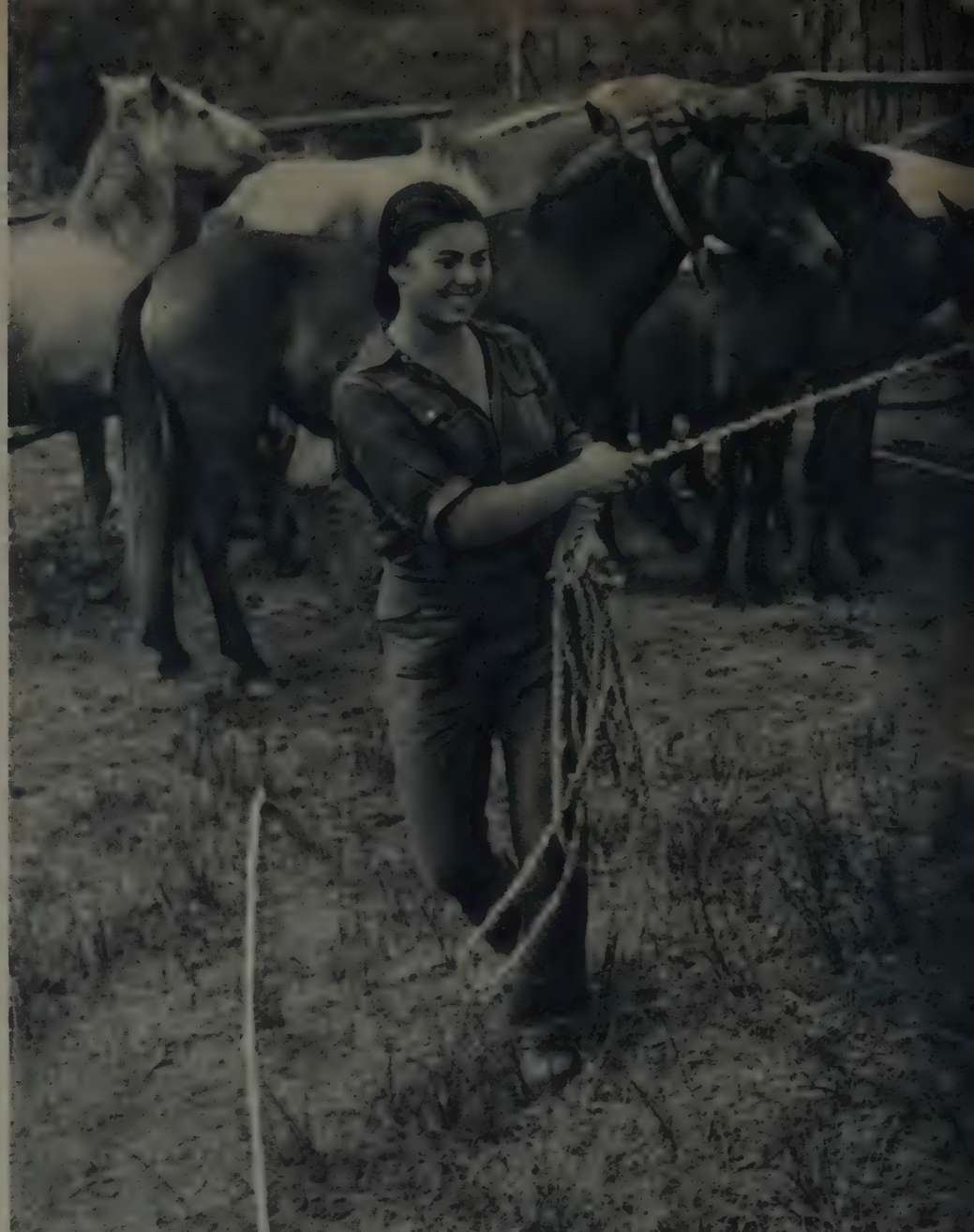




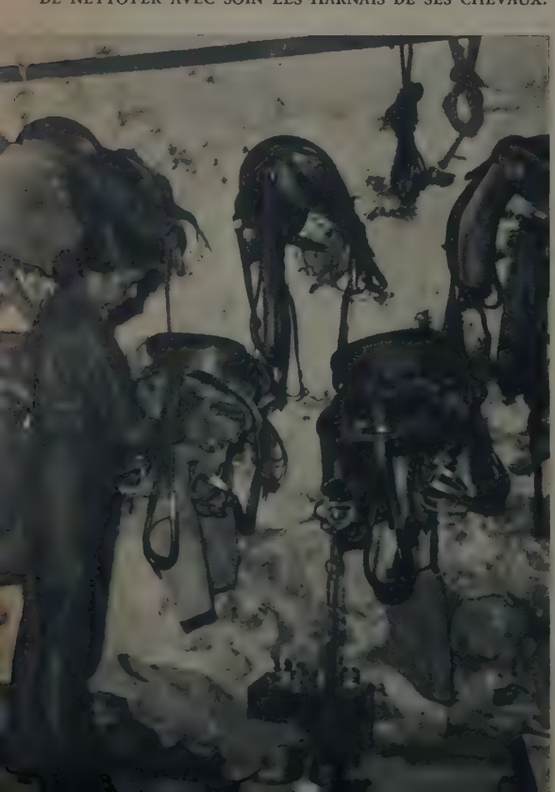
LE COUP DE MARTEAU DÉCISIF DU COMMISSAIRE-PRISEUR VA RETENTIR. 10.900.000 FRANCS ?... ADJUGÉ ! LA PRÉSENTATION DE LA TOILE DE REMBRANDT QUI ALLAIT ATTEINDRE LE PLUS HAUT PRIX DE LA VENTE.

DES CHIFFRES VOLENT DANS LA SALLE ET LE PUBLIC SUIT LES ENCHÈRES AVEC PASSION.

FERMIÈRE DE VINGT ET UN ANS, Mlle DENISE POUGET SURVEILLE SES TAUREAUX A TRAVERS LA CAMARGUE.



SA DURE JOURNÉE FINIE, ELLE PREND ENCORE LE TEMPS DE NETTOYER AVEC SOIN LES HARNAIS DE SES CHEVAUX.



UNE AMAZONE DE CAMARGUE

LORSQUE son père mourut, voilà quatre ans, Mlle Denise Pouget n'avait que dix-sept ans. Elle n'hésita pourtant pas à prendre en main la direction de la ferme familiale, la *Grande Gageron,* un beau mas de Camargue entouré de 200 hectares de terres.

Sa décision fit naître quelques sourires. Sans se décourager elle se mit à une tâche qu'elle n'a jamais abandonnée depuis lors. Levée tous les matins dès avant 6 heures, son petit déjeuner est celui des vieux « gardians » : une salade de poivrons et une bouteille de « gros rouge ». Puis elle part à travers son domaine pour donner ses instructions à ses gardiens et à ses valets, qui la tiennent au courant de tout. Pendant des heures elle visite ses taureaux, soigne ses quarante chevaux et dresse des poulains sauvages ; l'équitation et la tauromachie sont ses deux passions.

Elle a si bien fait que tous les fermiers de la région, même ceux qui s'étaient montrés un peu sceptiques, se sont pris d'amitié pour elle et que toute la Camargue ne la désigne plus maintenant que par le surnom familier de *Poupette.*

Photographies Almasy.

CETTE JEUNE AMAZONE, A LAQUELLE SES VOISINS ON AMICAL DE « POUPETTE », AIME AUSSI LES CHIENS. ELLE MENT LE NOMBRE DE CEUX QU'ELLE POSSÈDE. EN VOIC

DÈS 7 HEURES, AMIRAL, SON CHEVAL FAVORI, GALOPE A TRAVERS LES MARAIS. A SON DÉPART, SON CHIEN GITAN VIENT LUI DIRE : « AU REVOIR. »

SOBRIQUET
PAS EXACTE-
LUS BEAUX.

LES CHEVAUX DE LA MANADE, QU'ELLE A PARFOIS TANT DE MAL A DRESSER, CONNAISSENT BIEN LEUR MAITRESSE, ET LES PLUS SAUVAGES EUX-MÊMES VIENNENT MANGER DANS SES MAINS.

L'UN DES GRANDS CHARMES DE TANANARIVE EST CONSTITUÉ PAR SES JARDINS OU LES ARCHITECTES FRANÇAIS ONT DISCIPLINÉ LA NATURE TROPICALE.

DANS CETTE VILLE BATIE EN BRIQUE, LES BATIMENTS DE L'AVENUE DE LA LIBÉRATION CONTRASTENT AGRÉABLEMENT PAR UN ENDUIT DE CIMENT DE TEINTE CLAIRE.

LES PARASOLS DES MARCHANDS AMBULANTS ÉGAIENT DE LEURS VIVES COULEURS LES RUES DU QUARTIER D'ISOTRY. AU PIED DU PALAIS DE LA REINE S'ÉTALE LE PANORAMA DE LA VILLE ET DE LA PLAINE.

TANANARIVE

« LA VILLE DES MILLE GUERRIERS »

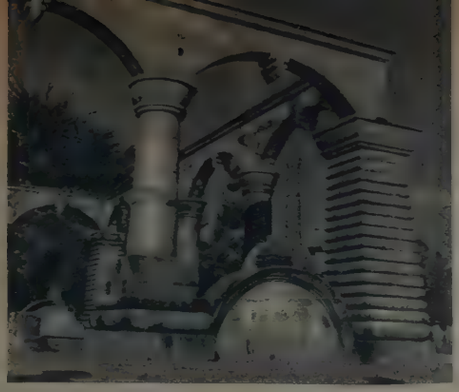
PAR NOTRE CORRESPONDANT GEORGES KLING

VINGT-NEUF heures suffisent aux « Constellations » d'Air France pour relier Orly à Arivonimamo. Mais de ce parcours de plus de 9.000 kilomètres le voyageur ne conserve que de bien rares visions : la crête aride, le delta verdoyant du Nil, un lever de soleil sur le lac Victoria, les masses géométriques des quartiers de Nairobi, l'énorme carapace du Kilimanjaro enneigé, le Karthala fumant et puis Tananarive, perchée sur sa colline, par crainte, semble-t-il, de s'embourber dans les rizières qui l'entourent.

OU LE PITTORESQUE FAIT OUBLIER LE MANQUE D'URBANISME

La ville actuelle étend de plus en plus ses quartiers neufs dans la plaine. Bâtie sur une colline en forme d'Y ouvert en direction du nord, Tananarive a vu successivement se déplacer le centre de son activité. Situé autrefois sur la place d'Andohala, au cœur de la vieille citadelle hova, juchée sur le pied de l'Y, les Français l'ont transféré tout d'abord place Colbert, sur la colline ouest, qui n'est plus à présent que le quartier administratif de la cité depuis l'ouverture de l'avenue de la Libération, rectiligne entre les deux mâchoires de hauteurs.

Le premier contact avec la capitale madécasse est assez décevant. Ses rues mal entretenues, ses trottoirs poussiéreux, ses maisons en brique demi-crue, monochromes et de style identique, plantées sans ordre sur les pentes sillonnées d'escaliers aux marches usées, l'absence de boutiques agréables, ses innombrables temples rivalisant en laideur et en quantité avec les églises, tout cela



LE TOMBEAU DE GRANIT ÉLEVÉ POUR LE PREMIER MINISTRE RAINIHARO EST L'UN DES PREMIERS MONUMENTS EN PIERRE ÉRIGÉS DANS L'ILE. IL EST ORNÉ DE STOUPAS QUI SONT LA MARQUE D'UNE INFLUENCE ASIATIQUE.

C'EST PAR CETTE PORTE, DITE D'AMBAVABADIMITAFO (EN MALGACHE : PORTE RECOUVERTE D'UN TOIT), VESTIGE DES FORTIFICATIONS HOVAS, QUE LES VOYAGEURS VENUS DE TAMATAVE ENTRAIENT DANS LA CAPITALE.

LE MARÉCHAL GALLIENI, QUI FUT A LA FOIS LE CONQUÉRANT ET LE PACIFICATEUR DE L'ILE, A SA STATUE A TANANARIVE. SYMBOLE D'UNE GRANDE ŒUVRE D'AVENIR, ELLE REGARDE LES QUARTIERS NEUFS.

n'est pas fait pour charmer le voyageur qui quelques heures plus tôt contemplait encore la perspective des Champs-Elysées. Sans doute la transition trop brutale et le manque d' « exotisme » ne permettent-ils pas de bien réaliser ce rapide transfert sur un autre continent. Bien vite tout devient cependant plus familier. Lorsque les nuages se dissipent, laissant percer la belle lumière tropicale, on découvre rapidement un charme certain à Tananarive, car ce qu'elle perd en coquetterie elle le gagne en pittoresque.

Il faut alors monter jusqu'au palais de la Reine, regarder, à ses pieds, le quartier neuf de Mahamasina, où de minuscules billes bleues et jaunes roulent sur la pelouse verte du stade, contempler les villages de la banlieue aux maisons modelées dans la glaise rouge des chemins tracés entre les rizières scintillantes dans la vaste plaine de l'Ikopa fermée, à l'horizon, par la fresque immobile des collines bleues que domine la masse cornue de l'Ankarata, pour oublier immédiatement les défauts de la vieille cité hova et ne retenir que la beauté du site dans lequel elle se dresse.

COMMENT LA FORÊT BLEUE DEVINT LA VILLE DES MILLE GUERRIERS

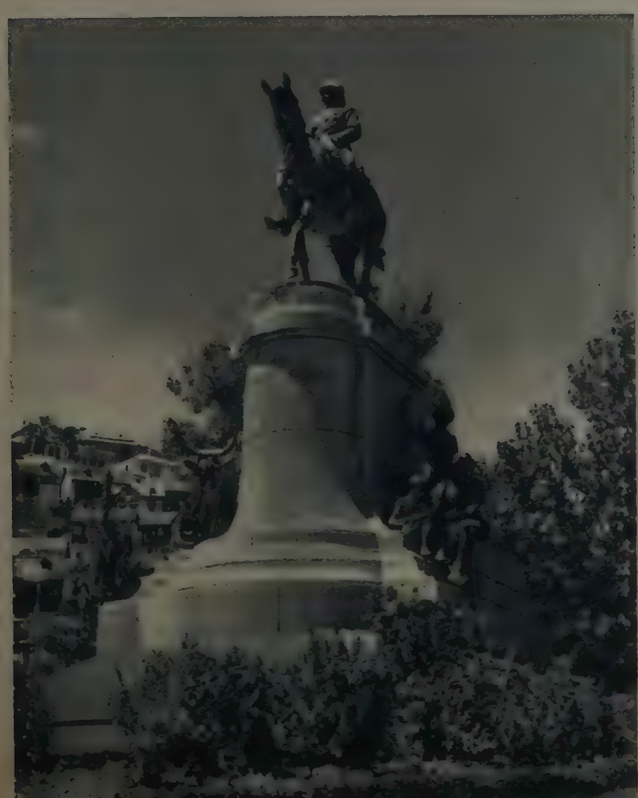
Tananarive n'est pas une création uniquement française ; la ville existait bien avant notre installation dans l'île. C'est au début du XVII[e] siècle qu'elle entre dans l'histoire. Andrianjaka, alors roi d'Ambohimanga, s'empara, vers 1610, du village d'Analamanga, dont il avait reconnu la situation privilégiée, sur un piton dominant une plaine fertile, pour en faire la capitale de son royaume. Après y avoir installé son armée victorieuse, il transforma le nom d'Analamanga (la forêt bleue) en celui d'Antananarivo (la ville des mille guerriers), dont les Français ont fait Tananarive.

Deux siècles plus tard, Andrianampoinimerina (1745-1810), roi d'Ambohimanga, reprit pour son compte la conquête de Tananarive que les descendants d'Andrianjaka avaient laissée entre les mains d'Andrianamboatsimaroky. Guerrier et organisateur remarquable, ce « Napoléon hova » porta les limites de son empire jusqu'aux rivages de l'île. Traversant les forêts, escaladant les collines, il conduisit partout ses mille guerriers à la victoire, et la trace de ses exploits demeure dans la toponymie malgache, où chaque nom de village cache une signification bien précise. Ces mille, chiffre dans lequel il faut surtout voir l'expression du nombre, on les retrouve à l'occasion d'une expédition contre les Sakalaves de l'ouest, réunis à Arivonimamo, où est actuellement situé, à 50 kilomètres de la capitale, l'un des deux aérodromes de Tananarive. Là, un accueil trop chaleureux de la population eut sur les troupes d'Andrianampoinimerina une répercussion que perpétue le nom de la bourgade : Arivonimamo, les mille sont ivres. Poursuivant néanmoins vers l'ouest, ils parvinrent en désordre à Miarinarivo, les mille sont éparpillés. Mais tout a une fin, et à Fenoarive, au bord de la falaise, les mille étaient au complet, c'est toutefois la signification du nom du village qui nous en apporte le témoignage. A Tsiroanomandidy, enfin, le roi avait repris tout son ascendant sur son armée, puisque c'est là qu'un seul commande. Ce commandement sur l'île, il devait le léguer à ses descendants jusqu'à Ranavalona III.

LES RÉALISATIONS FRANÇAISES

Tananarive conserve peu de souvenirs de l'ancienne capitale hova. Le palais de la Reine, vaste construction de bois élevée par le Français Jean Laborde en 1839, puis entourée d'une façade de pierre, en 1873, par l'Anglais Cameron, l'affreux palais du premier ministre aux tours coiffées, dirait-on, d'un casque colonial, le tribunal malgache d'Ambatondrafandrana, au style inattendu de temple grec, la porte d'Ambavabadimitafo et quelques vieilles maisons de bois sont les seuls vestiges de la grandeur des souverains de l'Imerina.

Dès leur installation, les Français, sous l'énergique impulsion de Gallieni, ont agrandi, aménagé, assaini la ville. Des jardins ont été tracés, des immeubles édifiés. Malheureusement pour l'esthétique locale, la brique, l'affreuse brique rose, émanation directe du sol argileux de l'île, fut partout



PENDANT LES DEUX GUERRES MONDIALES, MADAGASCAR A VAILLAMMENT PARTICIPÉ A LA DÉFENSE DE LA MÈRE PATRIE. AUSSI TANANARIVE A-T-ELLE SON MONUMENT AUX MORTS, DONT LA HAUTE COLONNE DOMINE LE LAC D'ANOSY.

utilisée. Villas, bâtiments administratifs, la résidence générale même, tout est construit en brique et, bien souvent, couvert de la plus horrible des tôles ondulées. Château de style indéfinissable échappé d'une province française, cette résidence, avec ses « jaquemarts » grotesques et sa verrière tourmentée, est certainement l'édifice le plus surprenant de Tananarive.

Vers 1935, le procédé habituellement utilisé dans les autres territoires d'outre-mer a commencé d'être de mode et la brique a disparu sous un enduit de ciment badigeonné de teintes claires.

L'hôtel de ville, la salle des fêtes (Tranom-Pokolona), le marché et, plus tard, les bâtiments de l'avenue de la Libération, malheureusement élevés sur deux étages seulement, ce qui enlève toute grandeur à cette voie, ont apporté leur note plus attrayante dans cette symphonie en rouge.

Chaque matin, sur la place d'Analakely, dans les kiosques bien alignés du marché dont les allées rappellent les souks tunisiens, où sous de vastes parasols bleus ou blancs les marchands, venus de tous les villages des environs dans leurs charrettes à bœufs, s'installent dès le lever du jour. C'est le vendredi — *zoma* en malgache, d'où le nom de *zoma* donné au marché — que l'assemblée est la plus vaste et la plus pittoresque. Posés à même le sol, les éventaires où s'entassent les poteries ternes, les fleurs éclatantes, les étoffes colorées, les volailles assoiffées, *sobika* (1) gonflées de riz, les coffres à habits et tout l'indescriptible bric-à-brac des marchands de ferraille s'étendent jusqu'au long des arcades bordant l'avenue de la Libération. Racines tordues de patates douces ou d'ignames, pommes dorées de nos vergers, mangues juteuses, avocats en tunique verte, ananas chevelus, carottes et poireaux aux couleurs tendres s'alignent en petits lots méticuleusement édifiés composant parfois les figures les plus grotesques. Mais ce qui frappe le plus l'étranger, ce n'est pas ce rapprochement des légumes de France qui poussent parfaitement sur les plateaux et des fruits exotiques apportés de la côte, ce n'est ni les *lamba* (2) blancs, ni la diversité des races, ni le mélange pittoresque des coutumes de l'Afrique et de l'Asie, c'est bien plutôt de constater que toute cette foule d'acheteurs circule sans bruit entre les marchands également silencieux. Pas de cris, pas d'appels, rien de l'invraisemblable brouhaha qui monte d'un marché d'Orient ou même de nos foires françaises. On croirait se mouvoir dans un monde sans envies, sans désirs, sans passions.

La tentative d'embellissement de la ville était encore à ses débuts lorsque la guerre est venue arrêter toute initiative nouvelle dans ce sens durant une dizaine d'années. Maintenant qu'un effort de mise en valeur de Madagascar semble vouloir se dessiner, Tananarive étouffe dans ses limites trop étroites. Il faut donner à la production locale la possibilité de s'accroître, il faut loger surtout les 45.000 habitants qui, en dix ans, sont venus grossir la population de la capitale, passée de 130.000 habitants (dont 7.000 Français) en 1940 à 175.000 habitants (dont 10.000 Français) en 1950. Certes, on construit actuellement. Dans bien des quartiers, Tananarive ressemble à un vaste chantier. Mais on souhaiterait voir, au lieu des *bourjanes* (3) grattant le sol pour emplir de terre les paniers que les femmes portent sur la tête jusqu'au remblai voisin, au lieu des chaînes de manœuvres se repassant une à une des briques mal cuites, plus de pelles mécaniques et plus de bétonneuses. Des résultats intéressants ont néanmoins été enregistrés à la suite de l'impulsion donnée par le haut commissaire de Chevigné. Une cité de petites villas est née à Mahamasina ; un peu partout des immeubles s'élèvent ; sur la place d'Analakely, le bâtiment du futur central de téléphonie automatique est en cours de construction. Il comportera huit étages et sera le plus grand building de l'île. On ne peut que féliciter l'administration de telles initiatives, mais le problème immédiat ne semble pas devoir être résolu pour autant. La crise du logement, très aiguë à Tananarive, paralyse le développement normal de la ville. Il faudrait construire vite et orienter les efforts des bâtisseurs plutôt vers l'édification de nombreux bâtiments légers que vers l'érection d'immeubles sans doute très confortables, mais présentant le grave défaut, pour une dépense particulièrement élevée, de ne pouvoir abriter que quelques familles.

(1) *Sobika* (pron. soubique), corbeille molle en paille tressée.
(2) *Lamba*, pièce d'étoffe dans laquelle se drapent les Malgaches (pron. lambe).
(3) Manœuvres, coolies.

UN PLAN D'URBANISME

Aussi stupéfiant que cela paraisse, cette ville, dont la population a presque doublé en vingt ans, n'est encore dotée d'aucun plan d'urbanisme, suprême espoir de toutes les cités. Les pouvoirs publics se sont justement émus de cet état de choses et, l'an passé, une commission d'experts a mis à l'étude un plan qui n'est pas encore adopté. Le problème de l'extension de Tananarive, il faut le préciser, est difficile à résoudre. En dehors des *tanety* (1) du nord-est, il n'existe autour de la ville aucun terrain propice à la construction. Encore faudrait-il pour rendre plus accessible ce quartier envisager le percement d'un troisième tunnel — car il en existe déjà un sous chacune des deux branches de l'Y montagneux — le reliant directement au centre de la ville. De toute façon, l'extension de Tananarive dans cette direction n'apparaît pas être la solution idéale. Le terrain, ici aussi, est accidenté et les difficultés de voirie que présente la position de la ville actuelle ne feront que croître.

Une application de la loi universelle qui veut que les cités s'étendent vers l'ouest serait plus rationnelle. Malheureusement, si dans cette direction le terrain est plat, il est actuellement plus propice à la culture du riz qu'à la construction. De vastes projets sont à l'étude et des travaux de grande envergure envisagés. Il est, en effet, non seulement indispensable pour rendre cette zone utilisable de remblayer les rizières, mais encore d'abaisser le cours de l'Ikopa, qui à l'heure actuelle coule entre deux digues au-dessus du niveau de la plaine du Betsimitatatra. Un tel résultat ne peut être obtenu que par la construction d'un canal d'évacuation ou par l'abaissement du seuil de Faharantsana, qui provoque la retenue des eaux du fleuve.

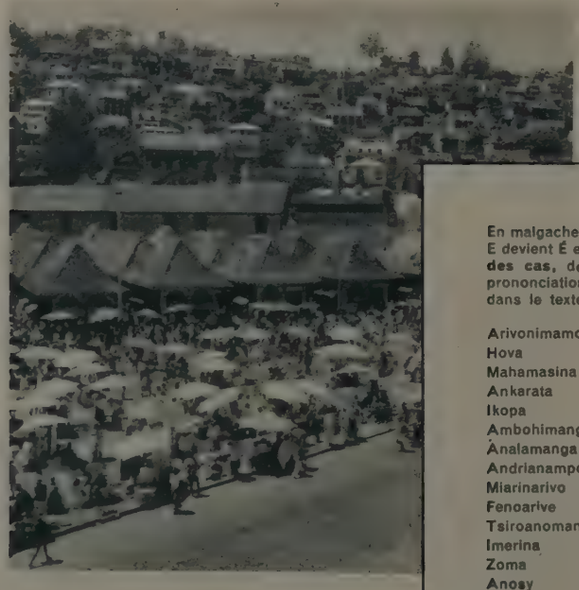
Ni port ni centre industriel, Tananarive, dont la position stratégique a perdu toute son importance, doit à son agréable climat d'altitude de conserver ses prérogatives de métropole. Dans l'éventualité d'un développement plus intense de l'économie du territoire, elle ne pourrait continuer de les exercer efficacement que grâce à une amélioration, parallèle à son extension, des moyens de communication qui l'unissent aux centres vitaux de l'île. De ce point de vue, l'essor de l'aviation commerciale lui est particulièrement salutaire, mais un gros effort doit être tenté dans le sens de l'aménagement des voies terrestres. Déjà, un crédit de 400 millions de francs C. F. A. est prévu pour la réfection de la route de Majunga ; l'artère de Tamatave surtout, actuellement difficilement pratiquable, devra doubler, à brève échéance, le chemin de fer à voie étroite reliant en quinze heures la capitale à son port, distant de 360 kilomètres.

De telles réalisations demanderont bien des années de travail et d'efforts. Mais peut-être, dans quelques décades, Tananarive, délaissant sa position historique de vieille citadelle, pourra-t-elle glisser vers les berges de l'Ikopa, rendues plus propices à l'édification d'une grande cité moderne.

EN ATTENDANT...

En attendant l'éclosion de cette ère de grande prospérité, le soleil couchant descendra bien des fois derrière le lac d'Anosy, éclairant de ses teintes chaudes les maisons de brique de la métropole rouge. Instant magique où la ville s'illumine avant de plonger dans la nuit ses rues privées d'éclairage. Et tandis que la Croix du Sud protège de ses bras d'or le palais de la Reine, seul le quartier populeux d'Isotry, animé du grouillement de foule des cités d'Asie, semble vivre encore dans Tananarive devenue soudain incroyablement triste.

(1) *Tanety* : collines (pron. tanette).



★

PRONONCIATION DES MOTS MALGACHES

En malgache, d'une manière générale, O se prononce OU, E devient É et la dernière syllabe des mots, dans la plupart des cas, demeure muette. Nous donnons ci-dessous la prononciation figurée de quelques mots malgaches utilisés dans le texte :

Arivonimamo	= Arivonimame
Hova	= Houve
Mahamasina	= Mahamache
Ankarata	= Ankarate
Ikopa	= Ikoupe
Ambohimanga	= Ambouimangue
Analamanga	= Analamangue
Andrianampoinimerina	= Andrianampoinimèrne
Miarinarivo	= Miarinarive
Fenoarive	= Fénouarive
Tsiroanomandidy	= Tsirouanoumandid
Imerina	= Imèrne
Zoma	= Zouma
Anosy	= Anouche
Isotry	= Ichoutre

A LA GLOIRE D'UN ARBRE

LE PLATANE D'HIPPOCRATE

par le professeur Léon BINET

On montre dans la banlieue d'Athènes l'olivier de Platon, toujours debout, toujours vivant. On sait dans l'île de Cos l'existence d'un platane, dit d'Hippocrate, à l'ombre duquel se réunissaient, dit-on, les élèves du maître pour suivre les cours de médecine que donnait Hippocrate il y a quelque vingt-cinq siècles.

Délégué par son gouvernement, le docteur G. de Loverdos vient d'apporter à la Faculté de médecine de Paris deux boutures de cet arbre ; elles nous ont été remises devant S. E. M. Raphael, ambassadeur de Grèce à Paris, devant le délégué de M. Joxe, directeur des Relations culturelles au ministère des Affaires étrangères, et devant mes collègues de la Faculté de médecine de Paris et de l'Académie nationale de médecine.

Le docteur de Loverdos a prononcé un discours de qualité : nous rapporterons ici la partie de l'allocution où il décrit l'île de Cos, pays natal d'Hippocrate, célèbre parce que souche de personnalités importantes, fameuse par ses temples, renommée par ses vins.

« Je vous invite à présent à un pèlerinage idéographique... La petite ville de Cos contemporaine se trouve sur le même emplacement que la ville homérique (au nord de l'île). Même ambiance, même atmosphère.

» Une grande place publique, indubitablement la même.

» Cette identité est attestée par le grand platane millénaire qui l'ombrage et qui porte encore le nom caractéristique de « platane d'Hippocrate », dénomination due à la foi séculaire des générations à travers les siècles, qui n'ont jamais cessé de croire que c'est sous ce même platane que se réunissaient les élèves du divin maître.

» Je vous l'aurais décrit, ce platane, moi-même, ou je vous en aurais donné une description âgée d'une centaine d'années, mais la clepsydre du temps ne le permet pas, je me contenterai de quelques mots.

» C'est un arbre gigantesque, mais qui s'impose bien plus par son ancienneté.

» Depuis des temps dont on a perdu le souvenir, et de génération en génération, se transmet la tradition que ce platane est bien le même qui ombragea Hippocrate Isotheos (égal aux dieux).

» Et, en effet, il n'y a pas eu entre temps de génération qui ait signalé une catastrophe ou une déperdition quelconque qui l'ait atteint.

» Non pas seulement le temps, mais la foudre, aussi bien que toutes sortes d'intempéries ont respecté l'arbre auguste.

» Le naturaliste Jonnini l'a calculé comme dépassant les dix siècles.

» Il resterait donc quelque quinze siècles encore à remonter pour arriver au siècle d'or d'Hippocrate.

» Mais qu'importent le calcul des savants et les statistiques lorsque l'authenticité du symbole est garantie !

» Or une foi aussi inébranlable se porte jusqu'à aujourd'hui en auréole, couronnant l'ensemble de l'œuvre hippocratique.

» Non pas que toutes les données de l'enseignement hippocratique gardent jusqu'à nos jours leur valeur intrinsèque.

» Non.

» Mais, par contre, ce que les temps n'ont pu ébranler et ce que les siècles à venir n'ébranleront jamais, c'est la paternité légitime du divin Hippocrate, paternité concernant la Science médicale en tant que science, et surtout, et avant tout, la morale médicale.

» C'est donc cette haute morale de l'art divin et de la science sublime que symbolisera au seuil de votre Ecole de médecine le petit platane que vous envoie Cos et que nous allons planter.

» Lorsque vous, par vos propres soins, vous contribuerez à ce que cette petite bouture recouvre un jour les dimensions gigantesques de celui de Cos, ce sera encore un platane d'Hippocrate en plus, dont chaque branche, chaque feuille rappellera un des aphorismes hippocratiques.

» Et alors ce sera aux jeunes asclépiades d'aujourd'hui, maîtres thérapeutes de demain, de graver à leur tour, sur le tronc de ce même platane, pour le transmettre à leurs descendants, l'épigramme que porte la tombe du divin Isotheos en Thessalie. »

CI-GIT LE THESSALIEN HIPPOCRATE, ORIGINAIRE DE COS,
DESCENDANT DE LA FAMILLE DE PHOEBUS-APOLLON,
QUI REMPORTA PLUSIEURS TROPHÉES
PAR LES ARMES DE LA SANTÉ
ET SE COUVRIT D'UNE IMMENSE GLOIRE,
NON PAS GRACE A LA FORTUNE,
MAIS GRACE A L'ART DIVIN ET A LA SCIENCE SUBLIME DE LA MÉDECINE.

A ce discours le doyen Léon Binet répondit par l'allocution suivante :

« Messieurs,

» Les professeurs de la Faculté de médecine de Paris, les membres de la section médecine et chirurgie de l'Académie des sciences, de l'Académie nationale de médecine, de la Société médicale des hôpitaux de Paris, le directeur et les travailleurs de l'Institut Pasteur tiennent, Excellence, à vous exprimer leur déférente gratitude pour cette cérémonie symbolique que vous nous faites l'honneur de présider. Ils veulent aussi remercier notre distingué confrère, le docteur Gerasime de Loverdos, médecin actif et cultivé, critique et historien, neuropsychiatre et endocrinologiste, Hellène éminent, travaillant à disséminer largement la semence de la science grecque et de la science française.

» Grâce à vous, mon cher ami, il y aura demain dans la cour de cette école un arbre, un platane, *le fils du platane d'Hippocrate*.

» Je le vois déjà, grandi, avec ses larges feuilles et son écorce en mouvement, nous invitant, une fois de plus, à évoquer le souvenir d'Hippocrate.

» Dans cette maison on n'oublie pas, croyez-moi, que la médecine française est fille du génie d'Hippocrate. Notre Faculté parisienne reste très fidèlement attachée à sa gloire. Au foyer des professeurs, un grand tableau ne lui est-il pas dédié, devant lequel nos élèves, après la soutenance de leur thèse, viennent prononcer leur serment qui représente pour nous, médecins, « un sommet de la pensée grecque » et « le plus beau monument de la conscience médicale » ? Dans l'antichambre de mon cabinet ne voit-on pas le tableau classique d'Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès, tableau qui est reproduit sur certains diplômes que donne notre Faculté ? Les séances de notre Académie nationale de médecine ne se tiennent-elles pas devant une statue en marbre hellénique représentant Hippocrate et offerte par un confrère grec au grand cœur, le professeur Skevos Zervos ? Aussi, tout naturellement, nos pensées se portent-elles souvent vers ce grand médecin qui fut le roi de la clinique et qui, prêchant l'art de guérir, nous invita aussi à faire œuvre de thérapeute. Un écrivain français a dit de lui : « Il fut vainqueur de tous les monstres : » la maladie et la mort le redoutaient et il les combattit sous tous leurs » masques. »

» Et puis, je m'en voudrais de ne pas rappeler aujourd'hui que dans cette Faculté notre grand Laennec a consacré sa thèse à Hippocrate. En 1804, ici, Laennec était reçu docteur en médecine, après soutenance d'un travail consacré à la *Doctrine d'Hippocrate appliquée à la médecine pratique*. « Le jeune aiglon y essayait ses » ailes. » Ce nouveau médecin était trop versé dans les études classiques, grecques et latines, pour ne pas se plonger dans les écrits d'Hippocrate, et j'ai trouvé ces lignes d'André Suarès : « Nul n'a égalé Hippocrate » comme clinicien... Il a fallu Laennec pour retrouver l'éclair de la » clinique. Qui lit Laennec est d'ailleurs frappé du tour vraiment » grec qu'il donne à son étude et du sens expérimental qu'il met au » service de l'intuition. Laennec est admirable pour les mêmes vertus » qui font admirer Hippocrate. »

» Cette réunion franco-hellénique me permet d'adresser le salut de notre Faculté à tous les médecins hellènes qui sont ici, qui travaillent dans nos laboratoires et dans nos hôpitaux, qui font honneur au corps de notre internat des hôpitaux de Paris et au groupe de nos professeurs agrégés.

» Nous savons leurs travaux, leur ardeur, leur foi, leur amitié. Ils doivent savoir notre affection.

» Enfin, sous ce ciel parisien, vous me laisserez, messieurs, évoquer aujourd'hui *la Grèce* et ses facultés de médecine, sa Société médicale d'Athènes, la Ligue franco-hellénique et la société du Parnasse, ses professeurs et ses médecins, parmi lesquels nous comptons de nombreux amis ; *la Grèce* avec sa lumière, son ciel, son soleil, sa mer ; *la Grèce* avec l'Acropole et le Parthénon — qui nous invite à la prière : « O noblesse, ô beauté simple et vraie : déesse dont le culte signifie » raison et sagesse » ; *la Grèce* qui nous attire et nous attache... et je conclurai en empruntant à Jacques de Lacretelle cette déclaration : « Né d'un profond ébranlement de l'être, d'un contentement total » qui s'adresse aux sens comme à l'esprit, l'amour de la Grèce ne » peut passer une fois qu'il vous a touché... »

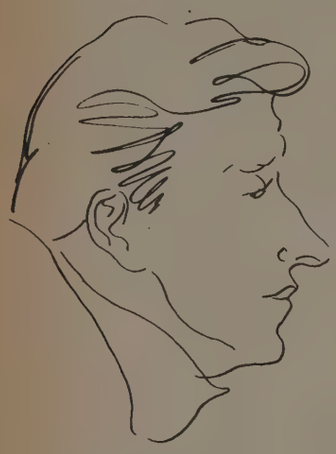
» Ce platane, vous ne me contredirez pas, messieurs, sera ici le symbole de notre union franco-hellénique. »

M. de Rouvres, producteur.

M. Verneyras, député.

M. Jacques Ibert.

Mme Georges Bidault.



M. Marcel Ichac.

A la garden-party de Mongins, la princesse Maria Pia de Bourbon-Parme et le prince Ali Khan bavardent avec S. M. l'impératrice du Vietnam.

Mme Gaby Morlay.

Retour de Cannes

PAR MARCEL IDZKOWSKI

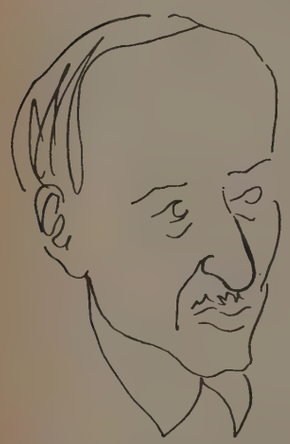
La façade du palais du Festival n'est plus illuminée ! Les drapeaux des trente nations qui participèrent au tournoi de Cannes ne flottent plus au vent ! Les membres du jury respirent enfin !

S. M. l'impératrice du Vietnam a donné une brillante garden-party au golf de Mongins, au profit des blessés d'Indochine. La générale Catroux accueillait les invités, et à la table de l'impératrice nous avons noté le général et Mme Kœnig, la princesse Maria Pia de Bourbon-Parme, Ali Khan, notre éminent collaborateur André Maurois, le prince et la princesse de Tours et Taxis, Mme Georges Bidault, tandis qu'à d'autres tables nous remarquions M. et Mme Paul Vialar, le comte et la comtesse de Changy, Mrs. et Mr. Winstone, M. et Mme Jean-Gabriel Domergue et tant d'autres personnalités.

Notre collaborateur Touchagues a croqué pour les lecteurs de *France-Illustration* ses collègues du jury, mais que l'on ne suspecte point sa conscience professionnelle : c'est en dehors des séances cinématographiques — où il faisait trop noir d'ailleurs — qu'il dessina les têtes des jurés.

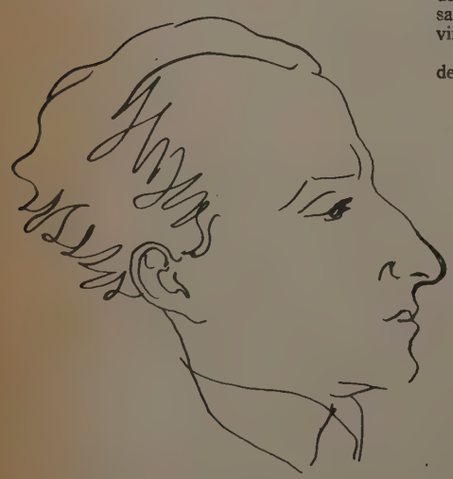
Pour la soirée de clôture, nous en eûmes pour notre argent. Simple façon d'écrire, nous étions tous invités ! A 21 heures : feu d'artifice sur la Croisette. Nous retrouvons nos émerveillements de gosses. A 21 h. 30 : *les Contes d'Hoffmann* occupent l'écran. Un immense effort cinématographique. Minuit : M. Fourré-Cormeray remet aux chefs des délégations étrangères les prix qui leur furent décernés. Une heure du matin : aux Ambassadeurs le Tout-Festival est là. On soupe. Animation et ambiance euphoriques. Plus de vingt jours de cinéma permanent. On n'en peut plus !

Paris. Je retrouve mon courrier en souffrance et aussi des invitations pour des premières de cinéma. Plus ça change... mais, entre nous..., on adore ça !

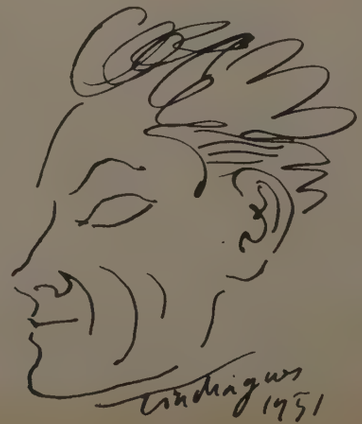


M. André Maurois.

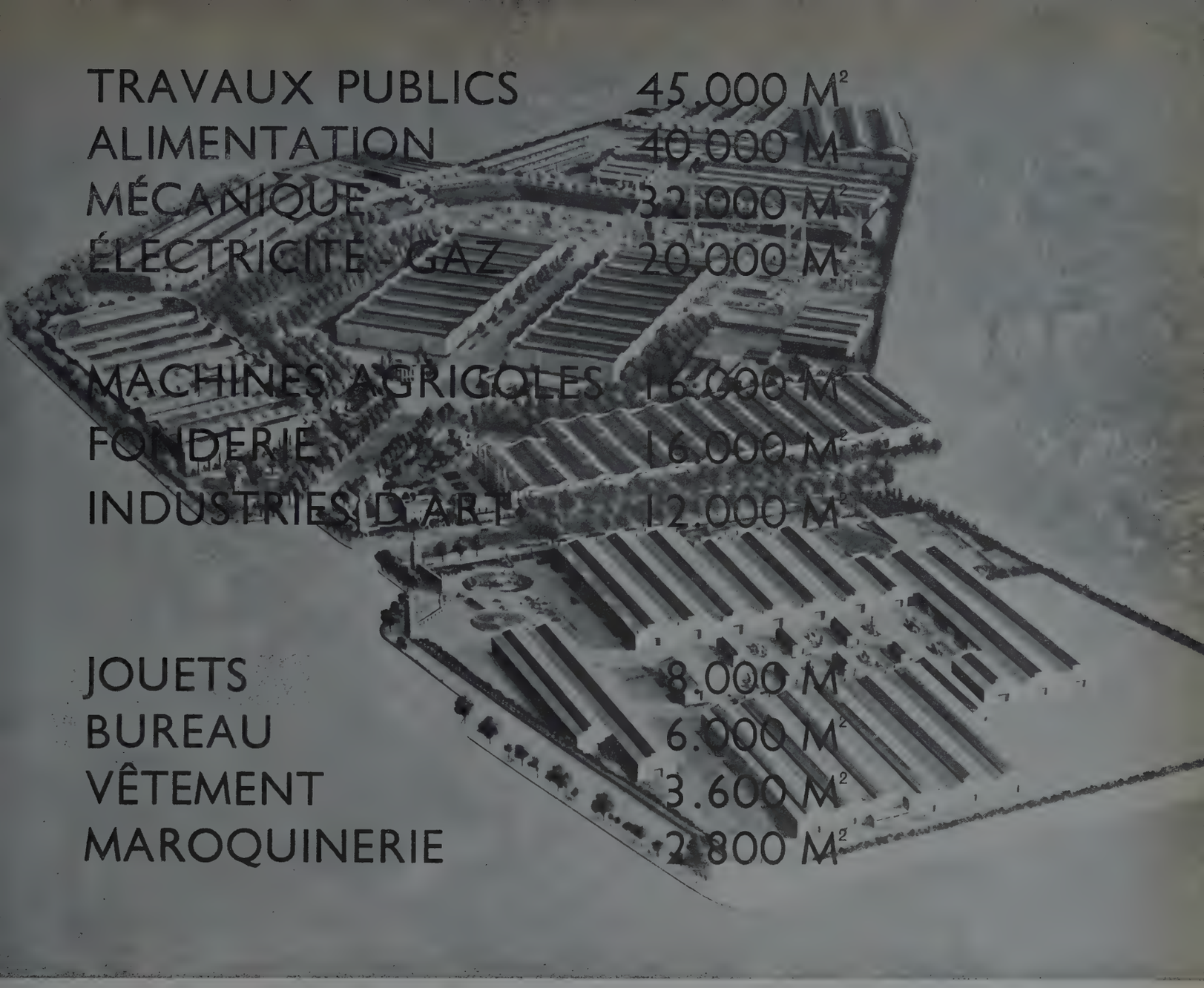
M. Guy Desson, député.



M. Paul Vialar.



M. René Jeanne.



A LA FOIRE DE PARIS 1951

10.500 PLACES, DONT 10.000 RETENUES D'UNE ANNÉE A L'AUTRE

par CLAUDE THOMAS

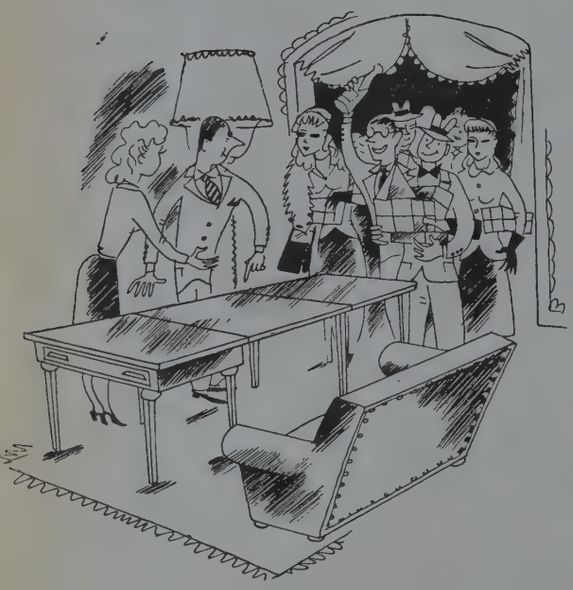
APRÈS UN « CASSE-CROUTE » SOMMAIRE, DES VISITEURS ATTENDENT EN LISANT LA RÉOUVERTURE DES STANDS FERMÉS PENDANT L'HEURE DE MIDI.

LA Foire de Paris aura réuni cette année sensiblement le même nombre d'exposants que l'an passé. A moins d'agrandir le parc des expositions de la porte de Versailles, il ne pouvait en être autrement. Encore a-t-il fallu, pour placer 10.500 participants, réaliser des prodiges d'ingéniosité, dix mille d'entre eux ayant retenu dès la fin de la manifestation précédente un emplacement que chacun eût souhaité plus important. Quant aux 500 places disponibles — la demande ne cessant d'augmenter — elles furent disputées entre plusieurs milliers de requêtes nouvelles, et six mois avant la date d'ouverture il ne restait plus le moindre mètre carré utilisable. Cette marge trop faible pour l'admission de nouveaux exposants fournit aux organisateurs — dont l'habileté se heurte aux règles inflexibles de la géométrie — un sérieux motif de préoccupation. Elle témoigne éloquemment, en revanche, de la faveur toujours croissante qu'industriels et commerçants accordent à la grande manifestation internationale. La *Foire d'échantillons* de Paris reste la plus vaste cité commerciale du monde : plus de trente nations se font représenter sur ses 265.000 mètres carrés de stands. Elle compte 50.000 employés et son installation nécessite 160 kilomètres de fil électrique, 140 de tentures et 60 de tapis, 80 kilomètres de cloisons et autant de planchers — installation qui est assurée contre l'incendie pour la coquette somme d'un milliard et demi. Un seul chiffre continue de se modifier régulièrement : celui du nombre des visiteurs, qui approche aujourd'hui quatre millions. La permanence de ses effectifs n'empêche pas la Foire de se renouveler chaque année, au hasard des perfectionnements et des inventions, dont les auteurs gardent jalousement le secret jusqu'à la dernière minute. Elle n'interdit pas non plus une évolution, qui se traduit dans le rapport des surfaces respectives des différents groupes. « Travaux Publics », « Mécanique » et « Alimentation » demeurent les Trois Grands ; mais n'est-il pas significatif, en un

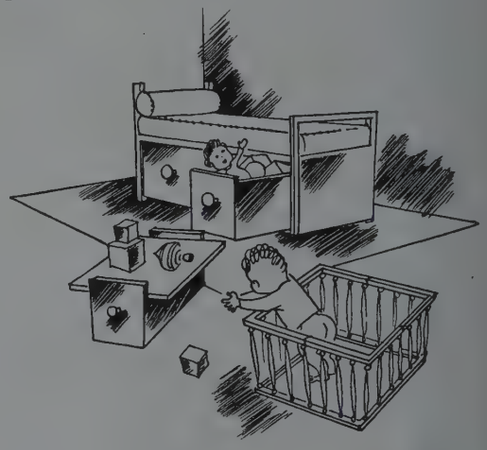
temps où se posent avec acuité le problème du logement et celui de son confort, de voir l' « Electricité » et l' « Ameublement » s'aligner au quatrième rang, avec plus de 20.000 mètres carrés chacun ?

L'AMÉLIORATION DU MOBILIER ET L'UTILISATION DE LA PLACE PERDUE

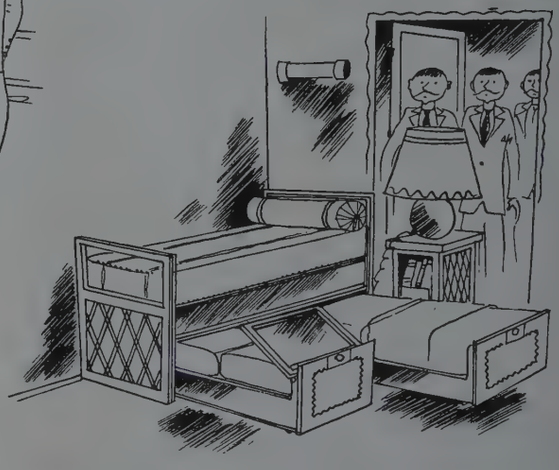
La section « mobilier » est devenue l'une des plus considérables de la Foire. Un concours « pour l'amélioration de la qualité du meuble » accroît encore son intérêt. Des 12.000 spécialistes que comptent la France et l'Afrique du Nord, 7.000 sont venus se renseigner à l'exposition de 1950. Le nombre des exposants s'accroît d'une année à l'autre : sept en 1907, trente-huit en 1919, cent soixante-dix-huit en 1930, quatre cent vingt et un en 1939, six cent quarante-neuf en 1950. Cette année on a enregistré 1.200 inscriptions pour 792 emplacements. La crise du logement a généralisé l'utilisation des meubles transformables. La formule du « canapé-lit » a fait école : armoire-lit, buffet-table, étagère-bureau sont aujourd'hui modèles courants. Certain fabricant propose cette année un mobilier à mille combinaisons ! Les éléments préfabriqués, interchangeables, permettent, grâce à leurs formes étudiées et à leurs tailles « standard », de composer pièce à pièce un mobilier complet, dont l'acquisition immédiate n'est souvent plus possible.

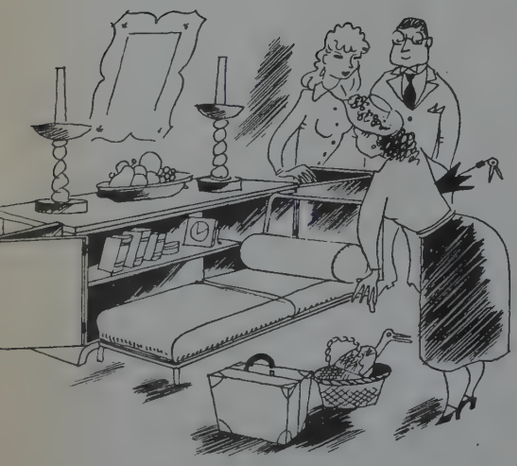


CETTE TABLE, A LAQUELLE PEUVENT PRENDRE PLACE UNE DOUZAINE DE CONVIVES (A GAUCHE), SE DÉMONTE EN QUELQUES MINUTES POUR SE TRANSFORMER EN MEUBLE D'APPUI QUI PASSERA INAPERÇU. DANS LA CHAMBRE DES ENFANTS (A DROITE) TOUTES LES PIÈCES DU MOBILIER SONT CONÇUES POUR VENIR S'ENCASTRER DANS LE LIT.

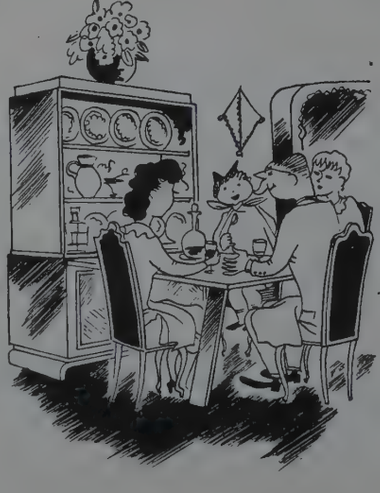


LE CHOIX N'EST PAS TOUJOURS FACILE ENTRE LES MULTIPLES COMBINAISONS QUE PERMET DE RÉALISER LE MEUBLE A « ÉLÉMENTS MOBILES ».

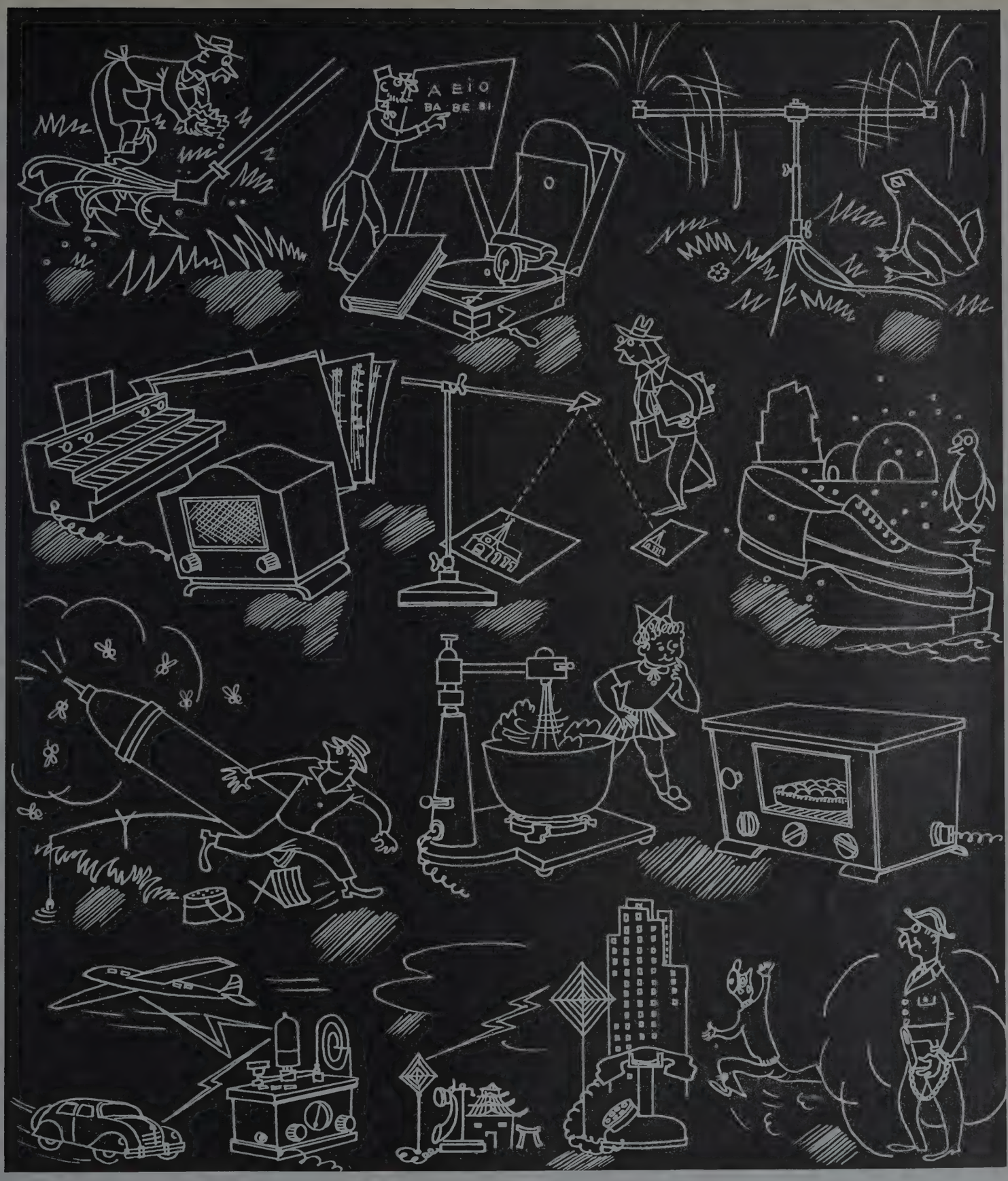




DÉSORMAIS LE PLUS PETIT APPARTEMENT PEUT RECEVOIR UN PARENT DE PROVINCE ARRIVANT A L'IMPROVISTE. UN LIT-TOILETTE ISSU D'UN BANAL BUFFET LUI FOURNIRA LE GITE ; LE PANNEAU MOBILE DE LA TABLE-ARMOIRE FAMILIALE SERA TOUJOURS ASSEZ GRAND POUR QUE L'ON Y DRESSE UN COUVERT SUPPLÉMENTAIRE.



LES FORMULES NOUVELLES DE CHAMBRE A COUCHER NE LAISSENT QUE L'EMBARRAS DU CHOIX. DU CANAPÉ-LIT CLASSIQUE AU LIT-PONT-LEVIS, QU'UN CONTRE-POIDS FAIT BASCULER DE HAUT EN BAS, DESTINÉS AUX PARENTS, DES LITS GIGOGNE « JUMEAUX » AU « TROIS-EN-UN » FONCTIONNANT AU MOYEN DE TIROIRS DÉPLIANTS ET DONT LES ENFANTS SAURONT BIEN S'ACCOMMODER.



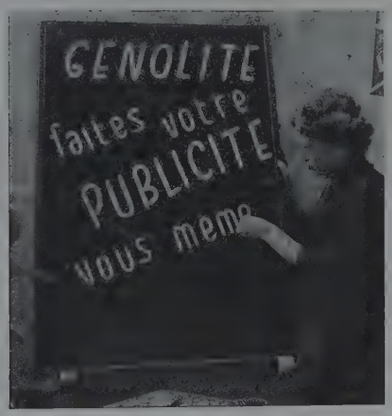
TOUS CES PERFECTIONNEMENTS ONT FAIT LEURS DÉBUTS A LA FOIRE : OUTILS DE JARDINAGE, DISQUES ÉDUCATIFS, ARROSEUR AUTOMATIQUE, MUSIQUE ÉLECTRIQUE, CHAMBRE CLAIRE, SEMELLES ISOLANTES, BOMBE INSECTICIDE, MIXEURS-BATTEURS, FOUR A PAROI DE VERRE. LE RADIOTÉLÉPHONE, L'APPAREIL DE PROTECTION CONTRE LE VOL...

Saviez-vous que...

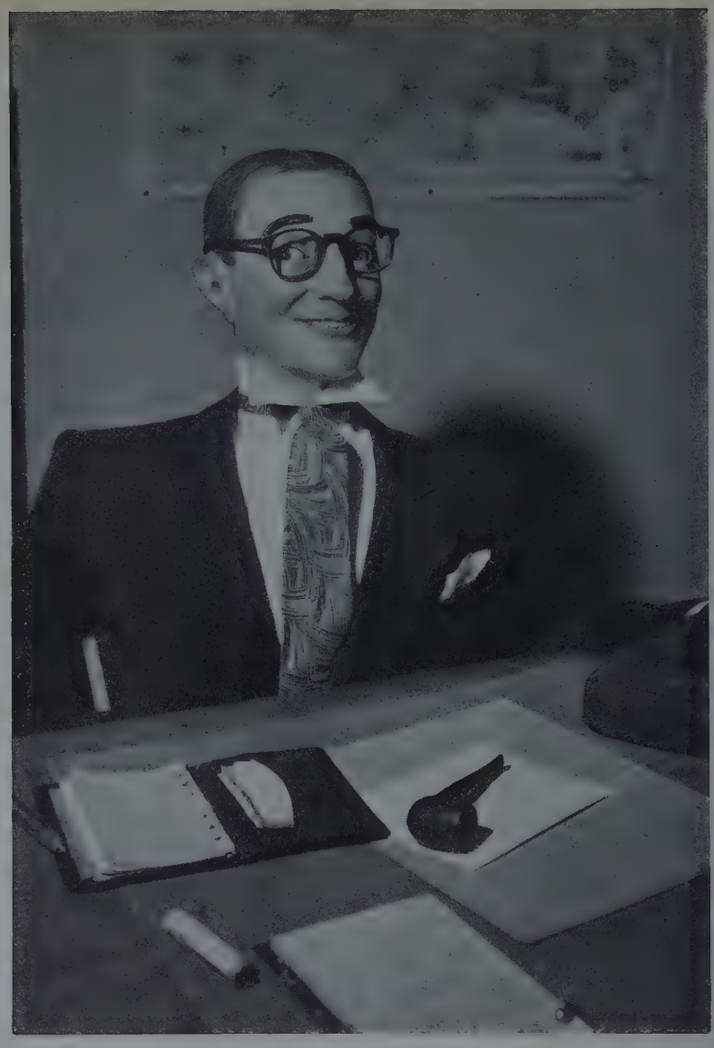
... TOUTES CES INVENTIONS SONT DUES A LA FOIRE DE PARIS ?

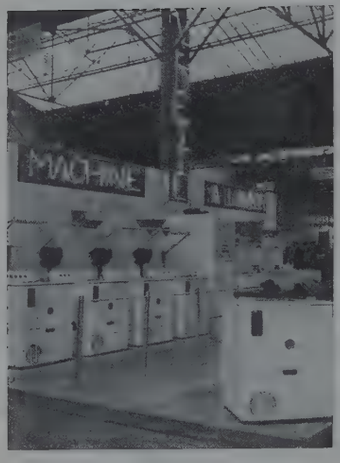
Le moulin à légumes ou l'ouvre-boîte dont se sert quotidiennement la ménagère, l'outil indispensable au bricoleur ou au jardinier, tel perfectionnement agricole, tel procédé universellement utilisés sont « sortis », voilà cinq ou quinze ans, à la Foire de Paris, grâce au Concours d'inventions — qu'elle a organisé jusqu'à ces dernières années — ou,

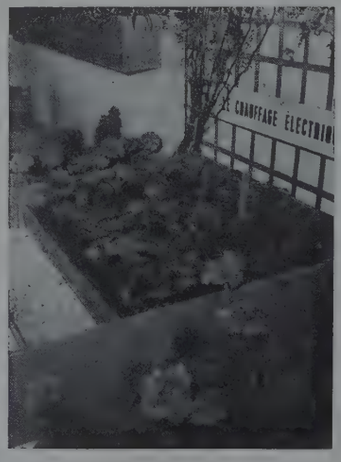
EN PARCOURANT LES STANDS 1951



Le texte ou les motifs lumineux de ce panneau publicitaire peuvent, au moyen d'un tableau électrostatique, être modifiés instantanément.







Pour les ménagères, voici une machine a laver et le chauffage électrique des chassis du jardinier.

Comme chaque année, les sections « alimentation » et « arts ménagers » attirent une fidèle clientèle. Produits connus, en dégustation, et appareils nouveaux, en démonstration, s'offrent aux convoitises des gourmets et des ménagères, qui n'ont que l'embarras du choix.

Au rayon du matériel lourd, une pelleteuse mécanique géante. En haut, le robot Paulus, l'une des attractions de cette année.

plus simplement, au hasard des *boutiques* et des *terrasses*. Le plus souvent, lors de leur présentation, ces nouveautés passèrent inaperçues de visiteurs qui les utilisent aujourd'hui couramment. Les croquis de la page précédente rappellent quelques-unes de ces inventions, petites ou grandes, qui firent leur première apparition parmi les « échantillons » de la Foire.

LES ARCHIVES DE LA FOIRE : PALMARÈS BARIOLÉ

Il faudrait dépouiller, année par année, les archives de la Foire pour parvenir à un bilan exact, lequel, si l'on en juge par l'épaisseur du catalogue annuel, emplirait aisément plusieurs volumes. Fort heureusement les techniciens, dont certains travaillent à l'organisation de la grande manifestation depuis de nombreuses années, font volontiers appel à leurs souvenirs.

— Combien de jardiniers, nous dit l'un d'eux, se rappellent-ils cet appareil *permettant l'arrosage automatique des pelouses et massifs*, remplaçant avantageusement le tuyau qui déplace le gravier des allées et laisse un peu partout des flaques bourbeuses ? Il fut présenté à la Foire en 1934 ou 1935...

A la même époque apparut un ingénieux système permettant la reproduction de dessins et de plans *au moyen d'un prisme, d'un miroir et d'un support métallique* : c'était la « chambre claire », qui a trouvé sa place dans tous les bureaux de dessin.

Chacun connaît le support de téléphone qui laisse les deux mains libres pour prendre des notes ou compulser un dossier pendant la réception d'une communication... ; le premier modèle est « sorti », voilà deux ans, à la Foire.

Les *ventouses automatiques* — dans lesquelles un piston rudimentaire remplace le coton enflammé — n'ont pas eu tout le succès qu'on en attendait ; en revanche, la *bombe-insecticide*, supprimant l'usage d'un pulvérisateur à réservoir, a vite conquis le public.

Sait-on que les hydroglisseurs qui circulent sur la plupart des rivières africaines et dont l'utilisation fut si précieuse lors de la dernière guerre sont les successeurs du prototype présenté en 1938 à Paris par un ingénieur britannique ?

L'instrument de musique électrique, primé en 1946, est trop connu pour devoir être rappelé, mais qui se souvient de son ancêtre : l' « Ondium », présenté en... 1934 ?

Mixeurs, batteurs et autres robots de la cuisine sont aujourd'hui à toutes les vitrines. Or, avant même l'arrivée des premiers modèles américains, un appareil de fabrication suisse était présenté à la porte de Versailles. Il en fut de même du four à pâtisserie à parois transparentes, qui permet de surveiller la cuisson des gâteaux.

Le *fer-sabot*, qui assure les repassages les plus minutieux, a été découvert voilà quelques mois par les maîtresses de maison américaines ; il était exposé à la Foire de Paris 1950 !

De même la *pince lève-batterie* pour automobilistes, la méthode d'acquisition des langues étrangères au moyen de disques, comme les *semelles isolantes*, furent produites, pour leurs débuts, au parc des Expositions.

Au moment où l'emploi du téléphone dans les trains et sur les véhicules automobiles, qui se généralise aux Etats-Unis, apparaît en France, ne convient-il pas de rappeler le projet déposé en 1938 par un ingénieur de Montbazillac pour « la prolongation par radio des circuits téléphoniques » ?

Tout cela ne saurait évidemment constituer un palmarès, mais, par leur diversité, ces quelques exemples pris au hasard attestent à eux seuls de l'intérêt des *échantillons* qui se renouvellent chaque année au parc de la porte de Versailles.

LA VULGARISATION DES TECHNIQUES NOUVELLES

C'est aussi à la Foire de Paris qu'on doit le lancement des branches nouvelles de l'industrie moderne. Il y a désormais chaque année un « Salon des industries radio-électriques », mais le premier Salon autonome de la Radio, en 1935, est une innovation de la Foire. (Notons en passant que la même année cette dernière songeait à grouper les instruments d'un mode de tourisme nouveau : le camping.)

Emballage et conditionnement techniques dont l'importance est devenue primordiale, furent introduits à la Foire dès 1932. L'industrie moderne des matières plastiques a présenté ses premières productions au grand public dans les halls de la porte de Versailles, où, d'une exposition à l'autre, elle manifeste sa progression. L'an passé elle faisait la démonstration d'une machine française, unique au monde, capable de produire industriellement « tubes » et « profilés », sans mélange de plastifiant, en une seule opération. Cette année un exposant réalise, en *rouleaux continus*, le vernis plastique destiné à la maroquinerie. Un granulateur giroplastique transforme désormais sans poussière tous les matériaux plastiques.

L'industrie du froid, à laquelle correspond l'un des groupes les plus importants de la Foire, se présente sous la forme d'une véritable exposition indépendante. Elle nous propose cette année *vitrines réfrigérées* et *comptoirs laitiers à bouteilles*, dont l'utilisation va être prochainement rendue obligatoire.

Dans le domaine de l'électricité on relève de nombreuses nouveautés : du disjoncteur à double puissance au commutateur rotatif à combinaisons multiples. De son côté le gaz présente diverses applications des radiations infra-rouges. Un appartement complet, reconstitué, permet d'apprécier les usages domestiques des appareils modernes.

Aux gigantesques rayons *Mécanique* et *Travaux publics* le matériel lourd se perfectionne. Voici, entre beaucoup d'autres nouveautés, un tracteur sur pneus, tous terrains, et aussi un sertisseur fermant neuf mille boîtes à l'heure.

PERFECTIONNEMENTS « 1951 »

Au hasard de la visite nous découvrons cette année : le dictaphone à fil magnétique, qui enregistre désormais automatiquement pendant plusieurs heures ; le rasoir électrique fonctionnant sur courants de 6 et 12 volts, permettant son utilisation en voyage ou en camping grâce à la batterie d'une automobile ou même à une simple pile de poche ; la cuisinière-calorifère à air chaud par accumulation. Plus loin un appareil de sûreté élimine le risque d'asphyxie par le gaz en dénaturant celui-ci dès sa sortie du brûleur ; une ampoule électrique diffuse un insecticide introduit sous forme de comprimés et détruit en une heure mouches et insectes pour deux ou trois semaines.

Et voici la machine à laver le linge aux ultra-sons, tant attendue, et que l'on peut, sans risque d'erreur, inscrire dès à présent au long palmarès des découvertes de la Foire de Paris.

JULIEN GREEN

SON ŒUVRE ET SON DESTIN

Je doute que le million de la principauté de Monaco qui a été décerné — et très justement décerné — à Julien Green change en rien les habitudes de discrétion de ce très pur écrivain.

Ecrivain jusqu'au bout de son âme puisqu'il s'agit d'un homme à qui nous devons de très grands livres, comme *Adrienne Mesurat* ou *le Visionnaire*, comme *Minuit* et comme *Moïra*, et pourtant le contraire, exactement, de ce qu'on est convenu d'appeler un homme de lettres.

Je veux dire que Julien Green n'a jamais écrit une ligne sans y être obligé, contraint par une absolue nécessité interne.

Pour le lecteur pressé — mais quel lecteur pressé oserait se vanter de le comprendre ? — Julien Green pourrait être l'héritier d'Edgar Allan Poe, de Washington Irving tel que vient de nous le révéler une récente traduction de *l'Ile fantôme*, de Nathaniel Hawthorne et de tous ces écrivains américains pour qui notre esprit français ressent une intime prédilection, peut-être parce qu'ils mêlent le charme du fantastique à la logique noire du destin. Julien Green est lui-même d'ascendance américaine. Son excursion aux frontières de l'invisible passerait alors pour un héritage, ses inquiétudes, pour des bizarreries morales ; on ne manquerait pas de voir en lui les traces d'une éducation puritaine. Il serait classé, étiqueté, et nous pourrions dormir tranquilles.

Le propre des romans de Julien Green est précisément qu'ils ne vous laissent jamais dormir tranquilles.

« Jamais » n'est pas une clause de style. J'ai dû lire *le Visionnaire* il y a quelque dix-sept ans : les personnages de Manuel et de Marie-Thérèse me poursuivent encore. Il me semblait qu'ils avaient une question à poser ; que — le livre refermé — la question n'était pas résolue ; que je suis personnellement coupable de ne pas l'avoir éclaircie entièrement. Cette traque est d'ailleurs une attitude familière aux personnages de Green. « J'éprouve une présence véritable, m'a-t-il un jour confié à leur sujet, je me laisse mener par eux. » Où ? Il l'ignore au départ, progresse avec eux lentement, avec peine, brûle des milliers de pages après en avoir écrit une ou deux, rarement plus, chaque jour... s'épuise nerveusement à ce travail qui consiste — disait Jeanne dans *Varouna* — à devenir le personnage dont on s'occupe. Pourquoi ?

Marc Eigeldinger, qui a consacré un petit volume au Green de 1947 (il y en a tant ! et pourtant un seul...), pense que ce secret est la tentation de l'irréel : Julien Green tourne le dos au réalisme, ne tient aucun compte de la situation ni de l'histoire, « son œuvre se situe délibérément en marge des événements, soucieuse qu'elle est de ne pas trahir la perspective de l'éternité... il est un apolitique, un déraciné dans le temps. Il ne peut se résigner à vivre dans un monde où tout est mécanisé ». Cette tentation de l'irréel se signale encore par d'autres caractères : notamment par l'importance que Julien Green attribue au rêve, aux heures troubles, aux paysages équivoques dont on ne sait plus s'ils appartiennent encore à une réalité vague ou s'ils sont déjà tissés de pure matière imaginative. *Le Visionnaire*, dont je parlais à l'instant, marquerait le point culminant d'une telle tendance puisque c'est — tout entière — l'histoire d'un rêve. Le même état d'esprit expliquerait enfin cette perpétuelle référence à de mystérieux paradis perdus, ce goût de l' « en marge », cet abandon aux réminiscences inoffensives de la mémoire.

L'explication ne me paraît pas définitive.

Qu'il y ait chez Julien Green un refus des problèmes — de ce que l'on appelle les problèmes du temps ; que ce refus s'accompagne d'une prédilection pour les brumes et le marginal — cela est exact. Ce refus et cette prédilection, néanmoins, ne recouvrent pas toute la personnalité de Julien Green.

D'abord les paradis retrouvés du rêve ne sont pas de vrais paradis. La brume ne cache pas les triomphes, mais d'autres échecs : c'est ainsi que Manuel finit par assembler sur lui toutes les catastrophes dans le royaume de Nègreterre — pourtant suscité de toutes pièces par son imagination.

Ensuite — et ce second point découle directement du premier — ce monde imaginaire — irréel, pour parler comme Eigeldinger — ne paraît avoir d'autre existence qu'allusive : allusive à autre chose qui serait encore caché derrière lui ; à autre chose dont il serait le signe et qu'il aurait pour mission — à sa façon — de manifester.

Mais pour cela il faut envisager le problème personnel de l'auteur.

En effet, l'œuvre adhère étroitement à son créateur.

« J'écris pour moi », m'a-t-il dit à propos de son *Journal*, et, comme je m'étonnais de le voir se livrer en quelque sorte sur la place publique, il a ajouté : « C'est une des conditions véritables du progrès intérieur. »

Ce progrès suit un curieux itinéraire spirituel : particulièrement dans le domaine strictement religieux.

D'abord, si son patrimoine moral est marqué du sceau puritain, Green n'en a pas moins reçu une éducation catholique. Puis, aux alentours de 1920, il traversera une grande crise et tournera le dos au catholicisme, qui lui semble un pharisaïsme ; cette crise s'étendra sur des années. Les préoccupations religieuses ne l'en poursuivent d'ailleurs qu'avec plus d'acuité ; il cesse de professer une foi définie et s'intéresse aux formes de mystique qui nous sont *a priori* les plus étrangères, le bouddhisme, l'hindouisme ; il en demeurera toujours très pénétré. En 1939, enfin, nouvelle révolution : Green revient au catholicisme. Il semble qu'il posera cette fois les questions sur un plan différent. Je n'en veux pour confirmation que ce passage du *Journal* (1944) : « Ce n'est pas dans les livres qu'il faut chercher Dieu — exception faite pour *l'Evangile*, qui n'est pas « les livres », mais le livre — c'est en nous... Il est celui qu'il faut éternellement redécouvrir, et je dis éternellement parce que notre éternité se passera sans doute à cela. » Le contexte suffirait à prouver que cette recherche se déroule, aujourd'hui encore, dans une atmosphère qui est très loin de la sérénité.

M. Julien Green, qui a reçu le grand prix littéraire de Monaco.

Est-il donc absurde d'imaginer que la recherche de Green dans la vie coïncide avec la recherche de Green dans son œuvre ; avec le secret mystérieux de ses personnages toujours suspendus au-dessus du gouffre, menacés toujours de succomber au vertige du mal ? Certainement pas.

J'ai d'ailleurs tenté la contre-épreuve.

J'ai demandé à Julien Green ce qu'il pensait des écrivains qui prennent la plume *pour* propager leur foi.

« Cela suppose, a-t-il répondu, que le héros se convertit à la fin. Il ne peut plus être question de roman. Dans le roman le drame l'emporte sur tout le reste : songez à Bernanos. »

N'était-ce pas avouer que le drame du roman, pour Green, n'est qu'un aspect — immobilisé momentanément — du drame du romancier ?

Dès lors il ne reste plus qu'à nommer l'objet de la double et unique recherche. C'est tout simplement l'absolu.

Sur ce point je noterai deux indications dont on verra dans un instant qu'elles ne sont contradictoires qu'en apparence.

La première, c'est le récit, fait par Julien Green, d'une visite chez les dominicains. A la fin de la visite il assista à une lecture réglementaire. « Je me demande quel sens, note Green, la littérature peut avoir pour des hommes vêtus de blanc et de noir. Peut-être feignent-ils de s'y intéresser, par politesse, mais qu'est-ce que cela peut faire à un moine qu'un tel romancier écrive ou n'écrive pas ses petites histoires ? » La seconde indication est relative à la poésie ; nous parlions des poètes anglais et Julien Green m'assurait voir en eux le refuge d'un mysticisme qui ne s'est pas beaucoup manifesté sous une forme directe en Angleterre. « D'ailleurs, acheva-t-il, poésie et mystique, les deux démarches sont voisines : le poète et le saint cherchent le même accomplissement. » Et comme je réclamais une petite différence, Green me la concéda en ajoutant qu'elle ne comptait pas beaucoup. Il me semble qu'en rapprochant ces deux observations la conclusion s'impose, et c'est bien celle que j'annonçais : l'art comme l'homme n'ont de sens pour Julien Green que s'ils visent expressément l'absolu.

A tous deux les erreurs sont permises. Ce qui ne veut pas dire qu'elles en soient moins redoutables.

On pourrait continuer longtemps ce portrait par approximations successives de Julien Green. Aussi bien, et puisqu'il y a coïncidence, vaut-il mieux renvoyer à l'œuvre elle-même... N'est-ce pas ce qu'a voulu faire, en la désignant si expressément au public, le « conseil littéraire » de la principauté de Monaco ?

POUR LA FÊTE NATIONALE DE SA PRINCIPAUTÉ, LE PRINCE RAINIER III A DONNÉ UN MILLION DE FRANCS A UN ÉCRIVAIN

Un jeune prince est un don du ciel. Les Monégasques, du moins, l'entendent ainsi qui en même temps que leur fête nationale ont voulu célébrer le deuxième anniversaire de l'avènement de S. A. S. Rainier III. Et le ciel n'a pas voulu les démentir. Il s'est fort soigneusement gardé d'attrister les manifestations prévues au programme par une pluie intempestive. Le premier jour, un ciel léger à peine festonné de nuages au-dessus de la Turbie a favorisé l'inauguration du monument élevé à la mémoire du prince Albert Ier, dans les jardins Saint-Martin, au bord de la mer d'un bleu de lessive. Toutes les rues de la principauté, depuis le Vieux-Rocher jusqu'à Monte-Carlo Beach, étaient ornées d'oriflammes aux couleurs des Grimaldi ; les écussons aux losanges rouges sur fond blanc, surmontés de la couronne princière, d'autres aux R entrelacés décoraient les balcons. Dans le port, la frégate *Croix-de-Lorraine* apportait l'hommage de la République française.

Les fêtes avaient rituellement commencé, la veille au soir, par un feu d'artifice d'allure très traditionnelle qui, pour la joie du populaire, avait restitué à la poudre sa destination primitive, celle que lui assignèrent, en des temps reculés, de sages empereurs chinois. Le lendemain matin, en présence du prince Rainier et de son père, M. Oreglia, président du Conseil national monégasque, et le professeur Portier, de l'Académie des sciences, célébraient les mérites d'Albert Ier de Monaco, fondateur du fameux musée océanographique et du musée d'anthropologie, qui ont valu tant de lustre à la principauté. Le professeur Portier accompagna le prince dans plusieurs expéditions aux mers polaires, et il évoqua avec beaucoup d'émotion la belle figure de son glorieux compagnon. Le sculpteur François Cogné a représenté Albert Ier en suroît, à la barre de son bateau, dans le vent marin.

Un *Te Deum* à la cathédrale, auquel assistait tout le corps consulaire en grand arroi, une revue militaire sur la place du Palais, où de jolis soldats d'opérette défilaient comme de vieux grognards, suivirent pour la joie et l'orgueil des heureux Monégasques. Le plus curieux est qu'à toutes ces festivités participaient des membres de l'Académie française, dont MM. André Maurois, Emile Henriot, Georges Duhamel et Marcel Pagnol, des académiciens Goncourt en la personne de MM. Roland Dorgelès, Gérard Bauër et Philippe Hériat, l'écrivain et député belge Louis Piérard et le romancier suisse Jacques Chennevière. Sous les auspices du prince Rainier, et avec le concours de M. Gabriel Ollivier, commissaire à l'Information et au Tourisme, et de M. Léonce Peillard, secrétaire littéraire, il s'agissait pour eux de décerner un prix d'un million de francs à un écrivain de langue française, pour l'ensemble de son œuvre. On avait d'abord pensé que M. Blaise Cendrars l'emporterait, et le choix eût été bien accueilli. Mais la lutte se déroula finalement entre MM. Francis de Miomandre et Julien Green, ce dernier réunissant, à l'issue de la séance définitive, l'unanimité des suffrages. Le prince avait discrètement exprimé son désir que la couronne allât à un écrivain d'origine étrangère, de façon que fût rendu hommage à l'universalité de la langue française.

La création d'une comédie musicale, *Parfums*, dont le livret était dû à MM. Georges Hirsch et Jean Bouchor, et la musique à Mme Germaine Taillefer, réunissait le soir à l'Opéra toute la société monégasque et ses hôtes d'honneur. On n'avait pas vu, depuis des années, tant d'habits chamarrés ni tant de brochettes de décorations au revers des habits. S. A. S. Rainier III était dans la loge et donnait le signal des applaudissements. On pensait avec mélancolie à Kœnigsmark et à Louis II de Bavière.

A la sortie de l'Opéra un bal populaire réunissait les Monégasques en costume local (béret rouge, culotte de velours, jambières blanches aux lacets rouges, et pour les jeunes filles, les robes à rayures de même couleur avec le chapeau de paille plat). Un peu de pluie tombait comme à regret, mais on entendait longtemps encore, dans la nuit, le bruit des violons et des cuivres tout autour du port illuminé. — **Y. G.**

LE LIVRE DU JOUR
PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

L'HOMME ET LE NAVIRE DE SAINT-EXUPÉRY

Quand on fera le bilan du siècle, quand on établira le compte de ses valeurs réelles et durables, il est très probable que l'œuvre de Saint-Exupéry y occupera une place de choix. Qui aurait pensé, quand il publia ses premiers livres, que cet écrivain aviateur serait dans l'avenir beaucoup plus qu'un amateur en littérature et qu'il deviendrait un des maîtres de son époque ? (Notons-le, cependant, André Gide ne s'y était pas trompé.) Aujourd'hui l'importance de son message — pour employer un mot un peu agaçant, mais commode — n'est contestée par personne. On trouve même dans son œuvre toute une philosophie, toute une morale. J'aimerais mieux parler à son sujet d'*humanisme*, au sens très large où ce mot peut servir à désigner l'art d'être un homme. L'humanisme de Saint-Exupéry est un magnifique enseignement de noblesse virile.

Cette grande leçon a suscité déjà plusieurs commentaires de qualité. Mme Renée Zeller, notamment, avait publié une *Vie secrète de Saint-Exupéry* qui n'était pas seulement une biographie, mais qui s'efforçait d'explorer la vie spirituelle du héros. Voici qu'aujourd'hui elle entre encore plus avant dans ce dessein avec un autre ouvrage intitulé *l'Homme et le Navire de Saint-Exupéry* (Ed. Alsatia). Le titre n'est pas fameux. Il indique mal le sujet du livre, qui est un essai d'explication du célèbre ouvrage posthume de Saint-Exupéry, *Citadelle*. On sait que cet ouvrage a été laissé par Saint-Exupéry comme une sorte de testament spirituel et moral. Mais on sait aussi que le héros, mort en plein ciel le 31 juillet 1944, était loin d'avoir mis au point, avant de disparaître, ce manuscrit touffu, dicté sous la forme d'un premier jet et qui représente moins un livre achevé que les matériaux d'un ouvrage en formation. C'est pourquoi Mme Renée Zeller a bien fait, avec un grand choix de citations commentées, d'en dégager les principaux thèmes pour les exposer et les mettre en lumière. Ce qui est moins heureux, c'est ce « navire » qui vogue en rade de la « citadelle ». La citadelle, c'est l'image choisie par Saint-Exupéry pour désigner le donjon de solitude où s'établit un homme qui veut s'élever dans le culte de sa propre noblesse. Et sans doute le navire est-il une autre image que Saint-Exupéry lui-même nous propose. (Le cher Saint-Exupéry aimait les images, même un peu trop.) Il s'agit, selon ses propres termes, de construire l'homme, de le « construire comme un navire », afin de le conduire au port. Et l'on voit comment, en définitive, la formule un peu énigmatique de Mme Renée Zeller présente un livre consacré à cet humanisme de Saint-Exupéry dont je parlais plus haut.

La morale enseignée dans *Citadelle* est d'abord une morale du don de soi. Ou plutôt de l'échange, comme Saint-Exupéry aime à dire. Tout homme qui donne quelque chose de lui-même gagne en échange une autre chose dont sa vie s'accroît. Ainsi se fait son œuvre et ainsi l'œuvre est-elle la fleur de la vie. Mais personne ne doit jamais se reposer sur son œuvre, qu'il faut au contraire remettre en jeu toujours pour que ne cesse pas de monter le cours des échanges et des accroissements. La vie elle-même est à ce prix. Saint-Exupéry proclame : « Ceux-là qui ayant conquis se font sédentaires sont déjà morts. » Ainsi la mort n'est-elle pas où l'on croit. Elle est dans ce qui se prétend la vie la plus opulente, la plus gonflée de ses biens acquis. Ceux qui croient jouir de la vie la perdent. Mais que vienne ce qu'on appelle la mort, et notre sage nous avise qu'elle n'est qu'échange suprême, dernier don d'une vie accomplie à la vie qui continue. Saint-Exupéry écrit : « J'ai le goût de l'éternité. »

L'homme dont la « construction » nous est ainsi proposée ne s'accroît donc pas de ce qu'il possède, mais de son effort pour acquérir des valeurs réelles. Dès lors, il n'est rien dans le monde qui ne puisse entrer dans son œuvre, non par des actes de cupidité, mais par une conquête morale. Ici intervient une nouvelle image, celle du cèdre. « Car le cèdre n'est point refus et haine de ce qui n'est point cèdre, mais rocaille drainée par le cèdre et devenue arbre. » Cela fait que Saint-Exupéry est à la fois chaleureusement attentif à la valeur mystérieuse dont le plus humble des êtres peut détenir l'apport (son œuvre en ce sens baigne dans une immense charité) et en même temps d'une gravité sévère dans ce qu'il propose à ses frères humains : il leur offre plus de sacrifices que de satisfactions, et le bonheur qu'il veut pour eux ne réside pas dans le plaisir et le contentement.

Ce dépouillement des biens apparents au profit d'une authentique richesse invisible nous amène cependant au bord d'une question : la philosophie de Saint-Exupéry n'a-t-elle pas tous les caractères de l'inspiration chrétienne ? Déjà nous avons écrit à son propos le mot *charité* et celui d'*éternité*. Faut-il en venir à dire que cette pensée se développe en climat chrétien ?

Mme Renée Zeller y tend de toutes ses forces. Entre certaines phrases de Saint-Exupéry et certains textes de saint Paul elle fait les rapprochements les plus ingénieux. Non qu'il soit permis de présenter Saint-Ex comme un croyant. Tout le monde sait qu'il n'avait pas la foi. Mais Mme Renée Zeller le voit au seuil du sanctuaire.

Sans doute il a dit : « Viendra l'heure, Seigneur, où tu auras pitié de mon déchirement dont je n'ai rien refusé. » Mais il a fait aussi cette prière : « Apparais-moi, Seigneur, car tout est dur lorsque l'on perd le goût de Dieu. » Et il ajoute que Dieu, en réponse, lui est apparu sous l'aspect d' « un bloc pesant de granit noir ». En somme Saint-Exupéry vivait dans le désir d'un Dieu qu'il n'avait pas rejoint.

Qu'on se garde donc de toute annexion de sa pensée. Son humanisme est d'un héros plutôt que d'un saint. Il se suffit magnifiquement à lui-même. Et sans doute notre monde misérable a-t-il grand besoin de saints. Mais les héros ne lui font pas moins défaut. Le mouvement de Saint-Exupéry est d'en susciter.

L'ART DU LIVRE A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Dans la galerie Mazarine, à la Bibliothèque nationale, se tient en ce moment une très intéressante exposition consacrée à l'art du livre. On y peut suivre l'évolution de l'imprimerie en France. Parmi les ouvrages exposés il en est de particulièrement précieux, tel cet exemplaire des œuvres de Gasparin de Bergame sorti des presses de la Sorbonne en 1470 et qui est le premier livre imprimé à Paris. On peut voir aussi les œuvres des imprimeurs royaux qui ont précédé la création de l'Imprimerie royale par Richelieu en 1640, laquelle publia en premier lieu l'*Imitation de Jésus-Christ*. Devenue « impériale », l'imprimerie bénéficia aussi de la sollicitude de Napoléon. L'exposition permet d'admirer l'exemplaire personnel du Code civil que possédait le souverain, il est couvert de velours bleu frappé à ses armes.

Dans le hall du musée Andersen, Mlle Jeanne Moreau, M. et Mme Pierre Paraf, Mme la comtesse et M. le comte d'Harcourt, chargé d'affaires de France.

LE DANEMARK ET LA FRANCE CÉLÈBRENT LA GLOIRE D'ANDERSEN

Le Danemark vient de célébrer son plus illustre écrivain, et c'est au tour de la France d'être associée cette année à cette commémoration. Le 2 avril 1805, à Odense, la capitale de l'île de Fionie, en une petite maison de la Hanssenstrade, naissait Hans Christian Andersen.

Un message de M. Vincent Auriol, la présence de la Comédie-Française ont fait de ce lundi d'avril une manifestation d'amitié franco-danoise.

La maison natale de H. C. Andersen, dont les pièces minuscules étaient partagées entre plusieurs ménages pauvres, a été transformée en musée devenu un des lieux de pèlerinage littéraire du monde. Sur les fresques des murs, dans les vitrines, autour des meubles familiers, nous assistons à l'éveil de sa gloire, nous saisissons le secret de ses amours.

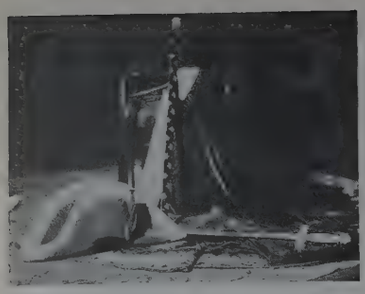
Aux côtés de M. Emmanuel d'Harcourt, chargé d'affaires de France, de M. O. Cavling, directeur de l'*Extrabladet*, le grand quotidien danois qui fut l'initiateur de cette manifestation, du directeur du tourisme, du consul de France à Odense, la plus jeune pensionnaire de la Comédie-Française, la Perdita du *Conte d'hiver*, la Marianne de *Tartufe*, Mlle Jeanne Moreau, s'assied au bureau du conteur. Elle interprète trois contes universellement célèbres d'Andersen, *les Habits neufs de l'Empereur, la Princesse sur le pois, la Petite Fille aux allumettes*. Une fillette d'Odense adresse en français quelques mots affectueux aux écoliers de France. Un chœur final monte sur des paroles d'Andersen, *I danmark er jeg födt*. Je suis né au Danemark.

Après avoir présenté aux auditeurs de France cette cérémonie franco-danoise, il nous semble voir revivre un instant toutes les figures du songe andersénien, celles qui, depuis plus de cent ans, ont pris place dans les rêves des hommes et celles de ces héros moins connus dont nous avons eu la joie de faire connaître les aventures au public français, *Christian le Violoneux, Pierrot le Chanceux*, et les ombres que la lune éclaire dans *le Livre d'images sans images*.

PIERRE PARAF.

Mlle Jeanne Moreau s'amuse fort de l'attirail qu'emportait dans ses voyages le grand conteur dont elle s'est faite l'interprète.

PETITES CHRONIQUES



UNE EXPÉDITION DAVOUT

Avant de devenir maréchal de France, Davout, le « manœuvrier » de la Grande Armée, avait été maire de Savigny-sur-Orge. Cette commune vient de réunir en une exposition quelques souvenirs du grand soldat. Sur notre photographie sont groupés le manteau que portait le maréchal au sacre de Napoléon, son épée, son bâton de commandement et le chapeau — percé d'une balle — qu'il portait à la bataille d'Auerstædt.

NÉCROLOGIE

Le général George

Depuis longtemps, souffrant d'une maladie du cœur, le général George avait dû, au début du mois dernier, se faire hospitaliser au Val-de-Grâce, où il est décédé le 23 avril. Il était né à Montluçon le 19 août 1875 et sortit de Saint-Cyr en 1895. Chef de bataillon à la guerre de 1914, il fut grièvement blessé. Il servit ensuite en Orient, puis prit la direction du 3e Bureau de l'état-major. Général de brigade en 1924, il il était à Marseille aux côtés du roi Alexandre Ier de Yougoslavie quand, le 8 octobre 1934, le souverain fut assassiné. Lui-même fut sérieusement blessé. Le général George devait ensuite accéder aux plus hauts postes militaires : chef d'état-major général, commandant du théâtre d'opérations du Nord-Est et du Sud-Est à la déclaration de guerre en 1939. Il passa au cadre de réserve le 19 août 1940. Il était grand-croix de la Légion d'honneur et médaillé militaire.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE :

A. Rossi, *les Communistes français pendant la drôle de guerre* (les Iles d'Or, 368 pages gr. in-4°, 56 planches). C'est un document massif — on serait tenté de dire « massue » — retraçant, avec un luxe saisissant de citations et de reproductions photographiques, les « variations » du parti communiste français dans la période qui s'étend des accords de Munich à l'après-guerre. L'auteur, qui a été autrefois secrétaire du Komintern, y démontre la rigoureuse synchronisation des mots d'ordre communistes avec la politique du Kremlin : ils sont « défaitistes » quand Staline n'est pas menacé ; patriotes quand Staline redoute Hitler ; de nouveau défaitistes quand Staline et Hitler s'entendent et redeviennent patriotes quand l'Allemagne et l'Union soviétique sont en guerre.

Pour M. Rossi, les succès des communistes résultent, dans une large mesure, de l'*ambivalence* de leurs formules ; des termes comme « unité » ou « indépendance nationale » n'ont dans leur propagande aucun contenu autonome et sont mis au service de toutes les variations de leur politique.

L'HISTOIRE DES GRANDS PROCÈS :

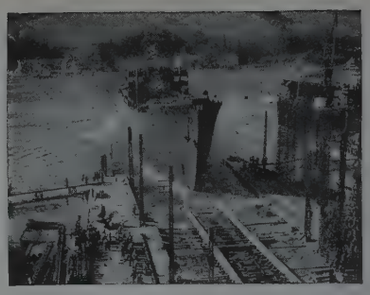
Louis Garros, *la Véridique Histoire du courrier de Lyon* (Editions Beaudart, 252 pages). Un fait divers qui date de 1796 et que les exploits des modernes gangsters ont largement éclipsé. Mais ce *hold up*, réalisé en pleine campagne de l'Ile-de-France par quelques cavaliers attaquant au sabre une malle-poste qui transportait une dizaine de millions de numéraire, n'a jamais complètement livré son secret, et son évocation laissera toujours planer le soupçon d'une erreur judiciaire.

Il s'agit de la condamnation et de l'exécution de Lesurques. Ce bourgeois, père de famille, était-il coupable ? Pendant soixante-douze ans — cas sans précédent — sa famille poursuivit la revision du procès et la réhabilitation du guillotiné.

M. Garros retrace toutes les phases de la procédure. Sa conclusion est que mené dans les conditions où se rend aujourd'hui la justice ce procès aurait abouti à un acquittement au bénéfice du doute. Les antécédents de Lesurques étaient bons ; ses moyens d'existence, largement suffisants. Il n'a pas cherché à s'enfuir, il a toujours protesté de son innocence. Des témoins l'ont reconnu, mais certains se sont contredits ; l'un d'eux s'est rétracté. Il avait contre lui ses mauvaises fréquentations, l'absence d'un alibi. Pour M. Garros, sa perte est venue du défenseur maladroit qui maquilla un registre de commerce — celui du bijoutier Legrand — pour lui fournir cet alibi. La supercherie ayant été reconnue par le tribunal, la cause était perdue.

Ses héritiers devaient obtenir, en restitution des biens qui lui avaient été confisqués, la somme énorme de 492.000 francs. Mais la réhabilitation légale n'intervint jamais. Son monument, au cimetière du Père-Lachaise, fut à la fin du Second Empire une sorte de pèlerinage ; il se couvrit d'inscriptions où se formulaient les revendications politiques et sociales les plus inattendues...

ALBERT MOUSSET.



LE LANCEMENT DU CARGO « MONT-VISO »

Au Grand-Quevilly, près de Rouen, les Chantiers de Normandie viennent de procéder, pour le compte de la Société générale des transports maritimes, au lancement du cargo *Mont-Viso*, de 6.000 tonnes. Le bâtiment, qui sera un excellent instrument de liaison économique avec les Antilles, aura une vitesse de 13 n. 5.

M. CHILHAUD-DUMAINE AMBASSADEUR A LISBONNE

M. Chilhaud-Dumaine, ministre plénipotentiaire qui remplissait avec une souriante et infatigable courtoisie les délicates fonctions de chef du protocole, vient d'être nommé ambassadeur de France dans la capitale portugaise, en remplacement de M. du Sault.

LE NOUVEAU HAUT COMMISSAIRE A L'ÉNERGIE ATOMIQUE

Après une longue attente, le gouvernement a choisi un titulaire pour le poste de haut commissaire à l'Energie atomique. Il a appelé M. Francis Perrin, professeur au Collège de France, spécialiste éminent des problèmes nucléaires. En même temps un décret a désigné les membres du Comité de l'énergie atomique.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mgr FELTIN REMET A M. L'ABBÉ COURTOIS LES INSIGNES D'OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Le nouvel officier de la Légion d'honneur remercie en termes émus les nombreux amis venus le féliciter.

LA remise de la rosette d'officier de la Légion d'honneur à M. l'abbé Gaston Courtois a donné lieu à une cérémonie empreinte d'une chaude cordialité et que S. Exc. Mgr Feltin avait tenu à présider. En remettant au nouvel officier les insignes de son grade l'archevêque de Paris rappela ses titres éminents. Nous l'avons déjà fait (voir *France-Illustration* du 10 mars 1951) en disant combien la promotion de M. l'abbé Courtois nous paraissait justifiée par les services rendus à l'Eglise et à son pays, par sa belle conduite en 1914, par son activité comme directeur général de l'Union des œuvres catholiques de France.

De nombreuses personnalités assistaient à cette cérémonie, notamment M. Letourneau, ministre chargé des relations avec les Etats associés, LL. EExc. NN. SS. Courbe, secrétaire général de l'Action catholique, et Villot, secrétaire de l'épiscopat français. On notait également la présence de plusieurs parlementaires. Enfin, M. l'abbé Courtois avait tenu à être entouré du personnel de la « Centrale » de la rue de Fleurus et des collaborateurs de tous les journaux dont il est l'infatigable animateur.

Très ému par l'atmosphère de respectueuse et chaude sympathie qui l'entourait, il remercia avec une délicate éloquence les amis qui s'étaient groupés autour de lui et dont la présence était le meilleur encouragement à poursuivre sa tâche, si lourde qu'elle puisse être.

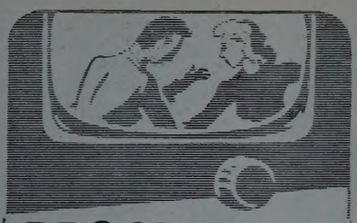
M. Letourneau s'entretient avec NN. SS. Villot et Courbe.

Mgr Feltin et M. Finkelstein en conversation avec le ministre des Etats associés.

S. Exc. Mgr Feltin épingle sur la poitrine de M. l'abbé Courtois les insignes de son grade.

Le pèlerinage traditionnel de la Pentecôte à Notre-Dame-de-la-Couture, à Bernay, aura lieu les 13 et 14 mai. Il coïncidera avec un grand rassemblement de la J. A. C. de l'Eure. Cette importante manifestation sera présidée par Mgr Guyot, évêque d'Avranches, assisté de NN. SS. Gandron et Lemonnier, et de Dom Gramon, abbé du monastère olivétain du Bec.

Mgr Audrain, évêque auxiliaire de Versailles, vient de bénir, à Poissy, une nouvelle statue de Saint-Louis, érigée à l'occasion du 736e anniversaire de la naissance du souverain. C'est aussi le souvenir du roi Louis IX qui a été évoqué à Paris lors de la cérémonie par laquelle fut commémoré le 703e anniversaire de la consécration de la Sainte-Chapelle.



PROGRAMME

TOUS LES JOURS

441 lignes

12 h. 30 (sauf dim. et lundi) et 21 h. (sauf dim. 21 h. 5), Journal ; 13 h. (sauf dim. et lundi), Télé-Paris.

819 lignes

13 h. (sauf dim. et lundi), Télé-Paris ; 13 h. 30 (sauf dim. et lundi) et 20 h. 30, Journal.

DIMANCHE 6 MAI

441 lignes

11 h., Emission religieuse ; 17 h. 15, les Aventures de Keen Maynard (7e ép.), 17 h. 30, « Le Soleil a toujours raison » (film) ; 21 h. 15, « L'Occident » (film).

819 lignes

10 h. 30, Emission religieuse ; 15 h. 30, « l'Occident » (film) ; 20 h. 45, « La Chartreuse de Parme » (film).

LUNDI 7 MAI

441 lignes

21 h. 15, « La Chartreuse de Parme » (film).

819 lignes

20 h. 45, Les Aventures de Keen Maynard (8e ép.) ; 21 h., Les Rois de la Nuit.

MARDI 8 MAI

441 lignes

21 h. 15, Les Aventures de Keen Maynard (8e ép.) ; 21 h. 30, « Gai Paris ».

819 lignes

21 h. 30, « Gai Paris » ; 22 h., Court métrage.

MERCREDI 9 MAI

441 lignes

21 h. 15, « Le Théâtre d'Arlequin ».

819 lignes

20 h. 45, Les Aventures de Keen Maynard (9e ép.) ; 21 h. 15, « Le Théâtre d'Arlequin ».

JEUDI 10 MAI

441 lignes

17 h. 30, Télévisius ; 21 h. 15, Keen Maynard (9e ép.) ; 21 h. 30, « La Veuve joyeuse ».

819 lignes

16 h., Télévisius ; 21 h., court métrage ; 21 h. 30, « La Veuve joyeuse ».

VENDREDI 11 MAI

441 lignes

21 h. 15, Variétés musicales.

819 lignes

20 h. 45, Les Aventures de Keen Maynard (10e ép.) ; 21 h. 15, Variétés musicales.

SAMEDI 12 MAI

441 lignes

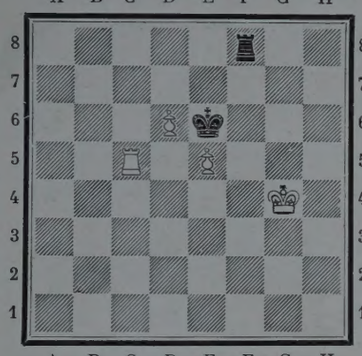
15 h., Les activités d'une grande nation (film) ; 17 h. 30, Pêle-Mêle ; 21 h. 20, « Les Rois de la Nuit ».

819 lignes

16 h., Pêle-Mêle ; 20 h. 55, « Le Soleil a toujours raison ».

LES ÉCHECS (N° 87)

Solution de l'étude n° 88, par André Chéron.



Trait aux noirs. Les blancs gagnent. Trait aux blancs. Partie nulle.

Le gain n'est pas difficile à trouver si les noirs ont le trait. Je me contenterai de brèves indications, renvoyant le lecteur, pour plus de détails, à l'étude analogue n° 86. (Voir *les Echecs* n° 85.)

Si 1 ... Tf8 joue horizontalement. — 2. Rg4-f4 gagne.

Si 1 ... Tf8-f1 ou f2. — 2. Tç5-ç8 gagne.

Si 1 ... Tf8-f5. — 2. d6-d7 gagne, Tf5-f8. — 3. Tç5-ç8.

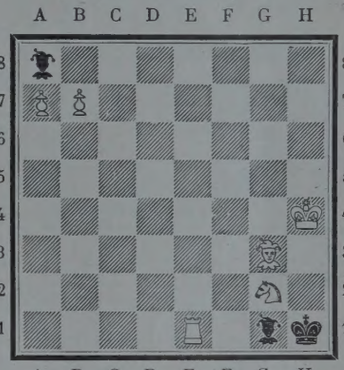
Si 1 ... Tf8-f7 ou 1 ... Ré6-d7 ou f7. — 2. Tç5-ç7 (+) gagne, car la tour blanche parvient sur é7 sans perdre de pion.

Trait aux blancs. Partie nulle.

1. Tç5-b5 (si 1. Rg4-g3, Tf8-f5 ! partie nulle). 1 ... Tf8-f7 (pour répondre à 2. Tb5-b8 par Ré6×é5 sans craindre 3. d6-d7.) — 2. Tb5-a5 (les blancs cherchent à rétablir la position initiale du diagramme avec trait aux noirs). 2 — Tf7-f5!! (et non 2 ... Tf7-f8?. 3. Ta5-ç5!! gagne). — 3. Ta5-d5 (le seul espoir de gain, car si 3. Ta5-a8, Tf5×é5 partie nulle ; ou si 3. d6-d7, Tf5-f8 partie nulle). 3 ... Tf5-f7!! (et non 3 ... Tf5-f8?. 4. Td5-ç5!! gagne). — 4. Td5-d3 (si 4. d6-d7, Tf7×d7 partie nulle. Ou si 4. Td5-ç5, Tf7-f8!). 4 ... Tf7-f8. — 5. Td3-é3 (si 5. d6-d7, Tf8-d8 partie nulle, car si 6. Rg4-f4, Td8×d7 ; ou si 6. Rg4-g5, Ré6×é5. Si 5. Td3-f3, Tf8-a8. 6. Tf3-f5, Ta8-a4+. 7. Rg4-g5, Ta4-a8. 8. Rg5-g6, Ta8-b8 partie nulle). — 5 ... Tf8-f5! (la défense est semée d'embûches et c'est ainsi que sur 5 ... Tf8-f7?. 6. Té3-f3 gagnerait. Voir A). — 6. Té3-é2, Tf5-f8 (ce qui sauve les noirs, dans cette position critique, c'est que leur tour sépare verticalement le roi blanc des pions, et du côté du pion le moins avancé. Le barrage du côté opposé serait perdant, par exemple dans la position suivante : Blancs : Ra1, Tf2, Pf5, Pé6. Noirs : Rf6, Tb8). — 7. Rg4-g5 (si 7. Rg4-g3, Tf8-f7 ou f5 partie nulle). 7 ... Tf8-f5+! (et non 7 ... Tf8-f7?. 8. Té2-d2 gagne, en tombant dans une variante analysée sous A). — 8. Rg5-g6, Tf5-f7 (ou 8 ... Tf5-f8. 9. Té2-d2, Tf8-g8+!. 10. Rg6-h7, Tg8-d8. 11. Td2-é2, Td8-d7+. 12. Rh7-h6 ou g6, Td7-f7, etc.). — 9. Rg6-h6 (si 9. Té2-ç2 ou é1, Tf7-f8. 10. Tç2-ç5, Tf8-g8+!. 11. Rg6-h5, Ré6-f5! partie nulle. Ou si 9. Té2-d2, Tf7-d7 menaçant Ré6×é5 partie nulle). 9 ... Tf7-f8! Partie nulle (et non 9 ... Tf7-f5?; 10. Té2-d2 gagne, Tf5-f7. 11. Rh6-g5, ou 10 ... Tf5-f8, 11. d6-d7, ou 10 ... Ré6-d7, 11. é5-é6+).

A) Si 5 ... Tf8-f7? (au lieu de 5 ... Tf8-f5!). — 6. Té3-f3! gagne, Tf7-a7 ou h7 (si 6 ... Tf7-d7 ou g7+. 7. Rg4-f4). — 7. Tf3-d3! (menaçant 8. Rg4-f4). 7 ... Tf7. — 8. Rg4-g5 (menace 9. d6-d7). 8 ... Tf7-d7 (si 8 ... Tf7-a7. 9. d6-d7, Ta7×d7. 10. Td3×d7, Ré6×d7. 11. Rg5-f6, etc. Si 8 ... Tf7-f8. 9. d6-d7, Tf8-d8. 10. Rg5-g6, Td8-g8+. 11. Rg6-h7, Tg8-d8. 12. Rh7-g7, Ré6-é7. 13. Td3-d6, etc. Si 8 ... Ré6-d7. 9. Rg5-g6, Tf7-f8. 10. Td3-d2 coup d'attente, Rd7-é6. 11. d6-d7). — 9. Rg5-f4! (le roi blanc ayant rejoint ses pions, les noirs sont condamnés. Le roi blanc se dirige vers ç6 pour forcer l'avance de son pion d6-d7). 9 ... Td7-a7. — 10. Rf4-é4, Ta7-a4+. 11. Ré4-é3! (menaçant 12. d6-d7, ce qui force la tour noire à reculer puisque 11 ... Ré6-d7 serait réfuté par 12. é5-é6+. Incorrect serait 11. Td3-d4 qui ravirait la case d4 au roi blanc). 11 ... Ta4-a8 (menaçant 12 ... Ré6×é5 partie nulle). — 12. Ré3-d4!, Ta8-a5 (essayant de barrer la route au roi blanc. Si 12 ... Ré6-d7. 13. Td3-g3 gagne aisément). — 13. Rd4-ç4! (démasquant la tour blanche et menaçant de nouveau 14. d6-d7). 13 ... Ta5-a8. — 14. Rç4-ç5 gagne, après quelques échecs inoffensifs.

Problème n° 89, par Sam Loyd. Holyoke Transcript, 1876.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Voilà un problème facile, mais à la clef surprenante, qui reposera le lecteur de la tension d'esprit exigée par les difficiles études précédentes.

ANDRÉ CHÉRON.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Télévision — Folklore

La télévision essaie de charmer les spectateurs par la variété de ses rubriques et elle y réussit fort bien. Les plus attachantes d'entre elles semblent être celles consacrées à la danse ; l'équilibre harmonieux des interprètes se marie aux sonorités de la musique idéalement pure. Si les séquences de films valent quelques critiques et n'offrent pas une originalité particulière, par contre les « documentaires » sont du plus heureux effet. Il convient de faire état de l'émission du mercredi soir intitulée : « Magazine des explorateurs. » L'expédition de Paul-Emile Victor au Groenland fut ainsi évoquée sur l'écran par une série d'images remarquables. Le récit était net, précis, simple aussi. L'attention restait soutenue sans qu'il fût besoin de faire appel au secours de la musique.

Paul Arma vient de transcrire pour flûte et piano *Douze Danses roumaines de Transylvanie* et les a jouées avec Jean-Pierre Rampal comme partenaire. Elles gardent un précieux parfum de terroir. Leur auteur a tenu à mettre en valeur la ligne mélodique présentée sans défaillance par l'instrument à vent, tandis que le clavier scande un accompagnement heurté dans les notes basses.

W.-L. LANDOWSKI.

CHALLENGE DU JEU DE DAMES

Dans les salons du Foyer de l'Union artistique et intellectuelle des Chemins de fer français vient de se dérouler le challenge mondial du jeu de dames. Cette compétition à laquelle la Fédération française du jeu de dames et son secrétaire général, M. Lucot, ont donné tous leurs soins, n'avait pas eu lieu à Paris depuis 1931. Des champions nationaux de France, de Hollande, de Suisse, de Belgique, d'Italie, et l'ex-champion du monde Pierre Ghestem y ont participé.

LA MUSIQUE AU BIMILLÉNAIRE

De grandes manifestations musicales sont prévues à l'occasion du bimillénaire de Paris. Le 31 mai, dans la Cour Carrée du Louvre éclairée par des projecteurs de marine : y participeront les orchestres de la Radiodiffusion française et quatre chorales placés sous la direction de Jean Martinon. Le programme, placé sous le signe des « Heures glorieuses de Paris », débutera par *la Marche pour le triomphe de Louis XIV*, de Marc-Antoine Charpentier, et se terminera par le *Te Deum* de Berlioz. Au programme figurent également le *Carnaval de Versailles*, de Lulli, des chants révolutionnaires, *la Musique du sacre de Napoléon Ier*, de Lesueur. Dix mille places seront réservées dans l'enceinte.

VOL AU-DESSUS DU PACIFIQUE

Le capitaine P. G. Taylor, aviateur australien réputé, vient, avec un équipage de quatre hommes, d'accomplir un remarquable exploit à bord de l'hydravion *Frigate Bird II*. Pour la première fois, la traversée du Pacifique-Sud, d'Australie au Chili, ce qui représente un parcours de 8.000 milles, a été réussie. Les aviateurs, partis de la base de Rose Bay, à Sydney Harbour, ont atteint Valparaiso. Le voyage de retour s'est effectué sans incident. Le gouvernement australien, qui a donné son appui à ce raid, espère qu'un service régulier pourra être établi. On estime que des avions géants pourraient couvrir la distance en trois jours.

GALERIES

CARMINE - 51, rue de Seine
GASTON ROBBE
PAYSAGES DE FRANCHE-COMTÉ

Galerie CLAUDE - 33, rue de Seine
H. GALLET, peintures

ATHÉNÉE THÉATRE LOUIS JOUVET
une pièce de Jean SARMENT
" NOUS ÉTIONS TROIS "
Marguerite VALMOND, Jacques DUMESNIL, Raoul MARCO
et Jean SARMENT

LE RALLYE DE LA TOUR EIFFEL

Près de quatre cents étudiants ont participé à un rallye organisé par le Comité des fêtes du bimillénaire. Partie du Luxembourg, chacune des équipes, formée de quatre - vingt - quatorze concurrents, devait résoudre plusieurs énigmes et triompher de diverses épreuves. Il leur fallait, par exemple, subir une sérieuse douche. Le but était la tour Eiffel, où furent proclamés les résultats. C'est Mlle Andrée Brunswick (équipe n° 18) qui a remporté le premier prix.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Après avoir présenté récemment au public son dictionnaire en deux volumes, la maison Larousse lui offre maintenant une édition nouvelle du *Petit Larousse illustré*. Il n'est certes nul besoin de rappeler la place prééminente que cette maison occupe dans le domaine lexicographique. En fait, on peut dire que « Larousse » est devenu dans la langue usuelle synonyme de dictionnaire.

Quand, en 1856, Pierre Larousse fit paraître son dictionnaire, celui-ci apportait une innovation d'importance capitale : chaque acception de mot était appuyée d'un exemple. Autre innovation non moins considérable en 1879, où le dictionnaire est, pour la première fois, illustré. Chaque édition d'ailleurs comporte quelque amélioration. Mais c'est en 1906 que le « Larousse » prend un nouvel essor grâce à Claude Augé, qui fait paraître dans son format actuel le *Petit Larousse illustré*. Depuis lors celui-ci a été l'objet de constantes additions et mises à jour. En 1935, notamment, le vocabulaire est revisé, la partie historique refondue ; des cartes et des gravures sont ajoutées.

La dernière édition qui vient de paraître sous la direction de Paul Augé représente quarante années de travaux menés par une équipe de collaborateurs d'élite. Les inventions, les découvertes récentes y ont leur place aussi bien que des néologismes d'ores et déjà passés dans l'usage. Et pour que ce « Petit Dictionnaire » demeure l'instrument de travail qu'il veut être, les éditeurs n'ont pas hésité à transformer complètement la partie historique et géographique afin d'y faire entrer les événements de la dernière guerre et ceux qui ont marqué la libération.

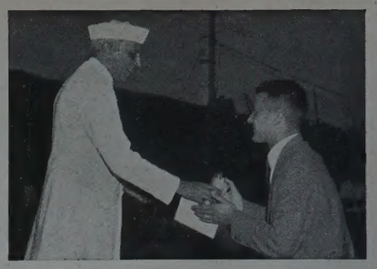
Paul Ginther : *Empreintes* (les Trois Isles).

Sous l'enseigne d'une maison d'édition de Tananarive — le fait mérite d'être signalé — M. Paul Ginther livre au public ce qu'il nomme ses « pages préférées ». Ce sont des poèmes, des souvenirs, de courtes nouvelles. De la finesse, de la mélancolie, de l'élégance : un talent sympathique.

Bernard Lafay : *la Bombe atomique.*

Le docteur Lafay, sénateur de la Seine, a voulu, dans ce livre, faire à l'usage du grand public un exposé exact et facile à comprendre du fonctionnement de la bombe atomique, des dangers qu'elle présente et des moyens de s'en protéger. Il est reconnu que des précautions simples, prises opportunément, réduisent le danger de 50 %.

L'ouvrage, illustré, de M. Lafay explique ces précautions et il est complété par une traduction du « Guide officiel américain de protection contre les attaques atomiques ».



A NEW-DELHI

Un concours de peintures et de dessins ouvert aux enfants de tous les pays avait été organisé à New-Delhi par le *Shankar's Weekly*. Les concurrents furent nombreux et la distribution des prix eut lieu au cours d'une cérémonie que présidait le premier ministre de l'Inde. Une centaine d'envois furent primés, dont vingt-six provenant d'enfants originaires de pays autres que l'Inde. Les prix qui leur avaient été décernés furent remis aux représentants de leurs ambassades respectives. C'est ainsi que M. Dumont, troisième secrétaire de l'ambassade de France, fut appelé, comme le montre notre photographie, à recevoir des mains du premier ministre les récompenses gagnées par les lauréats originaires de notre pays et qui auront sûrement regretté de n'être point allés se faire couronner à New-Delhi.

MÉDECINE ET CINÉMA

Le IVe Congrès international du film médical aura lieu à Madrid vers la fin du mois de mai. Afin de le préparer, des réunions ont été tenues à l'Institut Pasteur au cours desquelles ont été projetés des films médicaux et chirurgicaux dont plusieurs ont paru à l'assistance tout à fait remarquables soit en matière de recherches et d'enseignement, soit en matière de documentation. Citons notamment : *la Rééducation des poliomyélitiques*, du professeur Leroy, de Rennes ; *l'Analyse expérimentale de la coordination centrale dans les cerveaux des animaux*, du professeur W. R. Hess, de Zurich (prix Nobel) ; *la Glosso-pharyngo-laryngectomie pour cancer*, du professeur G. Portmann, de Bordeaux, etc.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE au **PALAIS** de **JUSTICE** à **PARIS**, le **MERCREDI 23 MAI 1951**, à 14 h.

PROPRIÉTÉ RURALE dite « FERME de POILY »

ou de l'HOTEL le ROI

COMMUNE d'OUTARVILLE et par extension **commune de St-PERAVY-EPREUX**

ARRONDISSEMENT de PITHIVIERS (LOIRET)

BATIMENTS d'HABITATION et d'EXPLOITATION - TERRES - BOIS

CONTENANCE TOTALE : 238 hectares 25 ares 45 centiares

MISE A PRIX : 13.300.000 francs

S'adresser : Me **DENIZOT**, avoué à Paris, 1, rue de Castiglione ; Me GIRY, avoué à Paris ; Me BURTHE, notaire à Paris ; Me ROUGE, notaire à Outarville (Loiret).

VENTE au **Palais de Justice**, à **Paris**, le **mercredi 23 mai 1951**, à 14 h. 1er **LOT** :

IMMEUBLE de RAPPORT à Paris

Boulevard de Strasbourg, 6

et rue du Faubourg-St-Martin, 13

(entre ces deux voies) comprenant : Bâtiment 5 étages sur bd, bâtiment 6 étages sur rue, cour. **SUPERFICIE : 1.159 mètres carrés.**

MISE à PRIX : 7.600.000 francs

2e **LOT** **PROPRIÉTÉ MEUBLÉE, à PARIS,**

15, rue du Faubourg-Saint-Martin

4 ÉTAGES, COUR. SUPERFICIE : 111 m².

MISE à PRIX : 560.000 francs

3e **LOT : IMMEUBLE de rapport à Paris,**

Rue Vandrezanne, n° 22

(13e arrond.), comprenant : Bâtiment sur rue, bâtiment en ailes sur cour, bâtiment sur jardin clos de murs. SUPERFICIE : 1.022 m².

MISE à PRIX : 645.000 francs

S'adr. Me **DENIZOT**, av. Paris, 1, r. Castiglione ; Me GIRY, av., Paris ; Me BURTHE, not., Paris.

VENTE au **Palais de Justice**, à **Paris**, le **samedi 19 mai 1951**, à 14 h. - 1° **Propriété**

Château de Moignanville

et **Bois séparé**, comm. de **Buno-Bonnevaux** et par extension **commune de Milly**,

Arrondissement d'Étampes (S.-et-O.)

CONTENANCE : 117 ha 58 a 44 ca

LIBRE de LOCATION

Mise à prix : 4.290.000 francs

2° **FERME** **Commune de Buno-Bonnevaux** et par extens. cne de **MILLY**, arrond. d'**Etampes** (Seine-et-Oise). **Bâtiments habitation** et **exploitation, terres, bois. CONTENANCE : 42 ha 82 a 96 ca.**

Mise à prix : 1.150.000 francs

S'adresser Me **DENIZOT**, avoué à Paris, 1, r. de Castiglione ; Me GIRY, av., Paris ; Me BURTHE, not., Paris ; Me HASLE, not., à Milly (S.-et-O.).

Vente Palais Paris, samedi 19 mai, 14 h.

DOMAINE de la JACQUETTERIE

Commune de Chitray, arrt **du Blanc** (Indre). **Maison de maître, bâtim., jardin, vigne.** Conten. 2 ha 22 a. **Mise à prix : 750.000 fr.**

MÉTAIRIE de la CHAMPAGNERIE

même **commune** et **commune de Rivarennes**, bâtim. habit. et d'exploit. **Terres, prés, bois.** Cont. 59 ha 45 a 95 ca. **Mise à prix : 925.000 fr. Cheptels et fonds de lieux**, part Propr. ds récoltes en terre à reprendre en sus du prix à dire d'expert. **2 parcelles BOIS**, commune de **CHITRAY.** Cont. 1 ha 78 a 30 ca. **Mise à prix : 100.000 fr.** S'adresser Me **DENIZOT**, avoué à Paris, 1, rue de Castiglione ; Me GIRY, avoué à Paris ; Me BURTHE, notaire à Paris ; Me LOCHELONGUE, not. à St-Gaultier (Indre).

VENTE au **PALAIS** de **JUSTICE** à **PARIS**, le **SAMEDI 19 MAI 1951**, à 14 heures, du

CHATEAU de FOLTERTRE

commune de CHITRAY, arrondissement du **BLANC (Indre). Communs, parc boisé, jardin, terres. Conten. 30 ha 06 a 42 ca. Libre de location. Mise à prix : 2.800.000 fr.**

2 FERMES **MÉTAIRIE** de la **Porte** et de la **Chaussée**, même commune. **Bâtiments d'habitation** exploit. terres, prés. **Contenance totale : 146 ha 31 a 16 ca. MISE A PRIX : 1.250.000 francs.**

FERME **de la Forge**, même cne. Bât. habitat. expl. **terres, prés.** Cont. 106 ha 11 a. **MISE A PRIX : 1.350.000 francs.**

FERME **de Montcousinat**, même cne. Bât. habitat. exploitation, **terres, prés. CONTENANCE : 123 ha 08 a 25 ca. MISE A PRIX : 1.700.000 francs. Cheptels** et **fonds de lieux** desdites **fermes** à REPRENDRE en sus du prix à dire d'expert.

50 hectares 39 ares 90 cent. de BOIS même **commune. Mise à prix : 1.850.000 fr.**

ÉTANGS **Cont. 9 ha 25 a 83 ca**, même cne. **Mise à prix : 22.800 francs.**

BOIS LATTE **27 ha 21 a 53 ca**, même cne. **Mise à prix : 2.240.000 fr.**

S'ad. Me DENIZOT, av. Paris, 1, r. Castiglione ; Me GIRY, av. Paris ; Me BURTHE, not. Paris ; Me LOCHELONGUE, not. St-Gaultier (Indre).

VENTE au **PALAIS** de **JUSTICE** à **PARIS**, le **MERCREDI 23 MAI 1951**, à 14 heures.

1er LOT : IMMEUBLE à PARIS

AVENUE VICTOR-HUGO, N° 56

et RUE LEROUX, Nos 1 et 3

6 étages - SUPERFICIE construite **1.060** mètres carrés - **COUR** cont. tot. **1.273 m2**

MISE à PRIX : 15.000.000 de francs

2e **LOT** **PROPRIÉTÉ à usage d'ÉCOLE d'ÉQUITATION**

N° 5, RUE LEROUX, à PARIS (16e)

SUPERFICIE CONSTRUITE : **614 mètres carrés** - SUPERFICIE TOTALE : **768 m2**

MISE A PRIX : 3.000.000 de francs

RÉUNION de LOTS après ADJUDICATION SÉPARÉE

S'adresser à Me **DENIZOT**, avoué à Paris, 1, rue de Castiglione, et à Me GIRY, avoué à Paris, et à Me BURTHE, notaire à Paris.

BIBLIOPHILIE

Amateurs, enrichissez votre bibliothèque de belles éditions de luxe à petit tirage illustrées par **P.-E. BECAT, TOUCHET, CHIMOT,** etc. Beaux textes princeps galants XVIIIe. **CATALOGUES FRANCO.**

Planche spécimen c. 10 timbres par artiste. Editions d'ART ERYX, 120, boulevard de la Chapelle, PARIS-18e.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

MAROC (CASABLANCA)

Appts en copropr. (usage habit. profess. ou commerc.). Pl. cent. Imm. en cours construct. 1er ord. Tt conf. Garçonnières. Appts 2 à 15 p. Prix imbattables. Renseignements, plans, etc.

G. DE St-MARTIN 3 *bis*, rue des Gobelins, Paris-13e, tél. POR. 38-77

Spécialiste questions Maroc. Terrains. Placements

CASA - AGADIR - TANGER

FACILITÉS PAIEMENT

RHUM St-JAMES

DES GRANDS CRUS DE St-James AUX ANTILLES

«St-James ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »

A 2

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Au GRAND HOTEL du CAP FERRAT

entre NICE et MONTE-CARLO - Tél. 250-20. T. les joies de l'été. Son site - Sa piscine - Sa plage.

PLUS DE RACINES RÉVÉLATRICES !

Entre deux Teintures :

" LE FAMEUX CRAYON CAPILLAIRE "

MOORISH

COLORE INSTANTANÉMENT RACINES, TEMPES GRISES ET PREMIERS FILS BLANCS

Rigoureusement inoffensif

9 teintes : **450 fr.**

Coiffeurs, Parfumeurs, Gds Magasins et JUVÉA, 22, r. François-Ier, Paris. Ely. 04-59 (Env. sur dem. Joindre mèche cheveux).

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

LES MOTEURS LUTETIA

naissent depuis longtemps la faveur fervents du yachting, de la pêche des sports nautiques.
Leur réputation est due à leur robusse et à leur régularité.

En France, aux colonies, à l'étranger, ils sont utilisés pour la motorisation de toutes sortes d'embarcations, lourdes : chalands, pirogues ; ou légères : canoes, dinghys, glisseurs, etc..

Leur gamme : 5, 9, 22 CV. MER, LAC, RIVIÈRE.

Catalogue gratuit sur demande. MOTEURS LUTETIA, 31, boulevard de Courbevoie, Neuilly (Seine). MAI. 15-51.

SOYEZ CHIK

avec votre voiture. N'utilisez pour l'entretenir et la lustrer que le produit CHIK, spécialement créé par SAOUTCHIK, maître carrossier à Paris depuis 1906.

CHIK vous offre des avantages lusifs : utilisé à l'état pur, il donne idement un brillant durable, sans aquer la peinture. Mélangé à l'eau lavage, CHIK lustrera automatiquet votre voiture.
Demandez-le à votre garagiste ou essoiriste.
SAOUTCHIK, Neuilly (Seine).
Démonstrations tous les jours à la RE DE PARIS, Terrasse L, Hall 96, duits d'entretien, Stand 9.685 *ter*.

UNE MACHINE A CALCULER POUR LE PRIX D'UN STYLO

POUR 2.800 francs et garantie trois ans, la machine à calculer « ADDIATOR » vous rendra les mêmes services, vous assurera la même sécurité de fonctionnement qu'une grosse machine au prix prohibitif. Machine simple et sûre, « ADDIATOR » effectue les quatre opérations et permet de faire avec rapidité les calculs les plus importants et les plus divers. Demandez la notice technique R 1 à l'usine, 114, rue Malbec, Bordeaux.

« SQUEEZIT TRIOMPHE »

DE tous les appareils presse-fruits, le *Squeezit Triomphe* est le plus *simple*, le plus *efficace* et le plus *pratique*.
Robuste, rapide, bien en main et puissant, il donne le maximum de jus en lui gardant sa saveur, évite l'emploi de passoire ou d'un récipient spécial. Le jus recueilli dans la base de l'appareil est filtré, prêt à servir.
Démontage et entretien très faciles.
Dans toutes bonnes maisons et KIRBY BEARD & Cº, 5, rue Auber, Paris. OPEra 24-65.

SURDITÉ VAINCUE

en trente jours, sans appareils coûteux, avec le « Micro-Tympan » américain du docteur Reichmann, INVISIBLE, SANS PILE, NI FIL. Rééducation et retour progressif de l'audition sans port permanent d'appareil. Disparition des bourdonnements. Efficacité prouvée. Notice discrète gratuite sans engagement : MICRO-XA, 23, rue Saint-Michel, Menton (Alpes-Maritimes).

BLOC-FAUCARD BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal) PROPULSEUR AMOVIBLE

telles sont les trois heureuses innovations, aussi indispensables l'une que

Bateau en métal, équipé en bateau-faucardeur et portant le propulseur amovible.

l'autre, créées par la maison Cl. BONNET et FILS, pour l'entretien des étangs, canaux et bras de rivières, et complétées, le cas échéant, par la drague pour curage construite par la même maison.
Établissements Cl. BONNET et FILS, constructeurs, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

CLIMATISATION

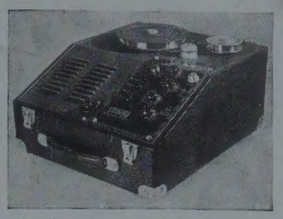
EMBELLISSEZ et modernisez votre garage et vos ateliers par la pose d'un plafond VITREX. Vous réaliserez

S. C. A. concessionnaire Citroën à Neuilly-sur-Seine, 65, av. du Roule.

ainsi très économiquement une climatisation, hiver comme été. Les voitures seront protégées du gel, de la poussière et de la chaleur.
Demandez la documentation F. I. à VITREX, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

PLUS DE STÉNO

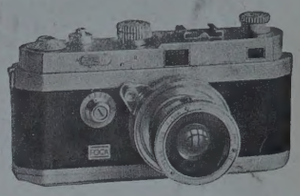
NE courez pas le risque d'une traduction de sténo pouvant changer le sens d'une phrase. Les expressions et mots techniques ne seront plus un écueil pour votre dactylo. Vous dicterez votre



courrier à tête reposée à votre bureau ou chez vous, grâce à la machine à dicter FILSON.
La machine à dicter FILSON, par son peu d'encombrement, vous sera une aide précieuse lorsque chez vos clients vous aurez à prendre des arguments techniques ou commerciaux concernant une affaire en cours. Elle tiendra là encore son rôle de la parfaite secrétaire rapportant dans toute son exactitude la conversation que vous aurez eue.
Demandez une démonstration aux Ets FILSON, 18, rue d'Enghien, Paris (10e). PROvence 07-14.

PHOTO-PLAIT

vous évite les mécomptes : venez choisir votre appareil photo et cinéma :



Foca, Lumière, Kinax, Kodak, Royer, Sem, Drepy, Telka, Pontiac, Cinés, Pathé-Baby, Paillard, Emel, etc., chez : PHOTO-PLAIT, 39, rue La Fayette, Paris (9e), où un choix très important est à votre disposition.
Vous trouverez la même variété dans ses succursales de Paris : 142, rue de Rennes (6e) (gare Montparnasse) ; 12, avenue Franklin-D.-Roosevelt (8e) ; 142, rue de Rivoli (1er) ; 104, rue de Richelieu (2e) (Bourse) ; 15, galerie des Marchands (gare Saint-Lazare) ; 6, place de la Porte-Champerret (17e).
Demandez le catalogue *Photo-Cinéma 1951*, 216 pages, contre envoi de 100 francs, remboursables sur premier achat de 1.500 francs. Facilités de paiement.

POUR LA 2 CV CITROËN

VOICI la malle arrière, dernière création SPEED, à laquelle s'ajoutent les enjoliveurs de roues. Sur le plan technique les ÉTABLISSEMENTS SPEED étudient un équipement moteur permettant une augmentation de rendement.
Pour tous renseignements : ÉTABLISSEMENTS BRISSONNET, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly. Tél. MAI. 87-40.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Une première émission de timbres des Nations Unies est envisagée pour la fin de l'été ou l'automne au plus tard. L'O. N. U. imprimera et vendra elle-même ces vignettes. Il y aura onze valeurs : sept pour la poste ordinaire, de 1 cent à 1 $, et quatre pour la poste aérienne, de 6 à 25 cents.

J. BELLAY.

MEDECINS, MEDECINE, MALADES

Ce qui caractérise la Sécurité sociale britannique ou N. H. S. (National Health Service), c'est le tiers payant. Le problème de l'introduction en France en est posé et chaque jour nous entendons parler d'une nouvelle tentative : accord ou prétendu accord entre telle caisse et un groupement de pharmaciens, d'orthopédistes ou d'opticiens ; des réalisations partielles fonctionnent même, tel est le cas des cliniques conventionnées. Un avantage immédiat pour l'assuré semble évident : sa cotisation versée, il n'a plus rien à débourser au moment du recours au médecin. Celui-ci, dit-on, pourrait y trouver profit, le tiers payant garantissant le versement des honoraires. Un avantage moral plus grand naîtrait de la suppression de cette question d'argent qui, dans les rapports entre médecins et malades, peut revêtir un aspect assez sordide.

Le corps médical pourtant ne partage pas cette manière de voir. Il se prétend composé de gens de cœur, mais non de saints. Là où existe le tiers payant qui n'a aucun moyen d'apprécier l'effort intellectuel et moral, là existe aussi la tentation de substituer la multiplication des actes médicaux (c'est-à-dire la quantité) à la qualité. Le médecin craint que le tiers payant ne le place sous la dépendance directe des caisses, et cela dans de mauvaises conditions.

Sans même envisager cette éventualité extrême, les retards, les atermoiements apportés par certaines caisses à rembourser leurs adhérents ne peuvent vraiment encourager les médecins à accepter de devenir banquiers des caisses. Ils ne peuvent davantage en devenir les salariés, des salariés à salaire différé, situation sans rapport avec l'effort et les sacrifices consentis pour un long et difficile apprentissage, sans rapport avec les risques d'une profession dans laquelle, s'il y a moins d'épidémies, il y a toujours des contaminations dramatiques et, plus simplement, trop de praticiens qui meurent à la peine et à qui l'on n'a même pas su proposer une retraite décente.

R.-J. M.

UN GRAND COUTURIER A VENISE

Dans le cycle des manifestations mondaines qui se tiendront à Venise, Christian Dior présentera les 2 et 3 juin, dans le nouveau et somptueux salon « la Perle » du Casino du Lido, les modèles d'été de sa collection. Ce sera là un événement mondain de première importance, assuré par avance du plus vif succès, cela d'autant plus que Christian Dior s'est fait une règle de ne pas présenter hors de France ses créations. S'il a fait cette exception en faveur de « la perle de l'Adriatique », comme déjà en 1948, c'est certainement parce qu'il n'a pu résister à l'envoûtement de Venise et de ses merveilles.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'abonnement nº 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement nº 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale »

L'abonnement nº 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement nº 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

OJD CONTRÔLE DIFFUSION PRESSE

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT Nº 1	ABONNEMENT Nº 2	ABONNEMENT Nº 3	ABONNEMENT Nº 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT Nº 1	ABONNEMENT Nº 2	ABONNEMENT Nº 3	ABONNEMENT Nº 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1951. Nº 147. — Printed in France.

Pour vos Enfants :
POTAGES
GATEAUX
ENTREMETS
FLORALINE
RIVOIRE & CARRET
· LYON — MARSEILLE — PARIS ·
WALLACE & DRAEGER